Les Poésies Fugitives

PQ
1191
.M3C68P

U d'/of OTTAWA
39003002295755

Louis Michaud. Éditeur. 168 Boul.d St Germain. Paris

POÉSIES FUGITIVES

A LA MÊME LIBRAIRIE

Sonnets d'amour, choix et introduction, par A. SÉCHÉ, 1 vol.

Les Poètes-misère, choix et introduction par A. SÉCHÉ, 1 vol.

Les Poètes sociaux, choix et introduction par A. SÉCHÉ, 1 vol.

Les Poètes libertins, choix, préface et notes par POINSOT et NORMANDY, 1 vol. ill.

Les Poètes libertins, choix, préfaces et notes par NORMANDY, 1 vol. ill.

Les Chansonniers gaillards, choix, préface et notes par NORMANDY, 1 vol. ill.

Les plus jolis vers de l'année (1907, 1908 et 1909), choix par A. SÉCHÉ, 3 vol.

COLLECTION DES GRANDS POÈTES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

(*Sous la direction d'Alphonse SECHE*)

Déjà parus :
20 volumes illustrés de portraits et d'autographes.

MUSSET, BYRON, RONSARD, BÉRANGER, HEINE, CHÉNIER, SCARRON, ED. POË, HÉGÉSIPPE MOREAU, DU BELLAY, GÉRARD DE NERVAL, BRIZEUX, CASIMIR DELAVIGNE, CHARLES D'ORLÉANS, LOUIS UHLAUD, LÉOPARDI, VOLTAIRE, GŒTHE, CORNEILLE, MILLEVOYE.

Les Muses françaises (Anthologie des femmes-poètes), par A. SÉCHÉ, 85 portraits, 2 vol.

(*Prix de la critique littéraire en 1909*)

Les Conteurs galants du XVIIIe siècle, choix et notices par AD. VAN BEVER, 30 gravures d'après Baudouin, Eisen, Lavreince, Jeaurat, Moreau le Jeune, etc., 1 vol.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

POÉSIES FUGITIVES

MADRIGAUX - EPIGRAMMES
INSCRIPTIONS - EPITAPHES
etc.

Choix, Etude et Notes

PAR

M. FRÉDÉRIC COUSOT

Illustré de Gravures

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Ottawa
LIBRARY ANNEX

LOUIS - MICHAUD
ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain
PARIS

BIBLIOTHÈQUE
Universitas Ottawa
BIBLIOTHECA
ANNEX
NC-183

PQ
1191
.M3C68P

AVERTISSEMENT

Les traités de littérature groupent sous le titre de *Poésies fugitives* de petits poèmes, dont la brièveté est la note principale.

Quelques-uns de ces poèmes (*Sonnet*, *Rondeau*, *Ballade*, *Triolet*, *Villanelle*, etc.) sont à forme fixe, et se distinguent par les caractères extérieurs, auxquels des règles les ont assujettis.

Les autres (*Madrigal*, *Epigramme*, *Inscription*, *Epitaphe*, etc.) sont de forme libre; ils ne diffèrent entre eux que par la nature du sujet qu'ils traitent.

Ce sont ces derniers que nous avons recueillis et présentons dans ce volume.

PRÉFACE

ON sait à quel point nous sommes restés tributaires des Anciens et comme, en toutes choses de la pensée, force nous est de remonter l'Histoire, si nous voulons trouver nos vrais titres d'héritiers.

Ce serait passer érudit à trop bon compte, pour être suspect de se le proposer sans besoin : nous devons le faire ici, et le lecteur voudra bien nous en « bailler cédule ».

*Les Anciens, Grecs et Latins, faute d'un mot spécial, donnaient indifféremment le nom d'*Epigrammes *à leurs courts poèmes. Dans sa signification primitive, ce titre d'*Epigrammes *avait désigné longtemps les inscriptions, les brèves sentences destinées à être gravées sur la pierre ou le bronze; puis, par extension, sans souci de l'étymologie, on en était venu à appliquer le mot à toutes poésies de peu d'étendue, quel que fût d'ailleurs le caractère du sujet, ou la nature du sentiment, que le poète avait à exprimer.*

Ce sont ces Epigrammes *des Anciens qui devaient, par mutation plutôt que par évolution, fournir à la jeune langue française la matière et la forme de ces poèmes dont nous avons à traiter.*

A la chute de l'Empire, « après que la langue latine n'eut plus, comme dit Ronsard, d'usage en notre Gaule » on vit (dans cette terre qui devait être la France), la horde composite faite de l'amalgame des invasions successives, rêver ce grand rêve d'être une Nation, et chercher à créer la parole où devait, un jour, s'affirmer sa vie nationale. et se formuler

sa pensée. Le peuple nouveau, ramassant, ici, les restes du vieux latin décomposé, triant, là, des mots dans le mélange confus de ses patois barbares, parvint à se former une façon d'idiome, rude encore à l'oreille, et rude à la voix, mais où ses poètes trouvaient déjà d'incomparables accents, pour dire de beaux chants d'amour et de beaux chants de guerre.

Cette langue, dite Romane, grandissait lentement, tiraillée entre les deux dialectes du Nord et du Midi. Au XIIIe siècle, grâce à l'influence de la Cour fixée à Paris, le dialecte du Nord l'emportait; et, de ce latin dégénéré, de ces patois rustiques, une langue était née, qui devait être la plus belle du monde.

Elle vécut de longs jours glorieux, créant, de plein jet, une littérature d'originalité profonde, de variété merveilleuse, qui portait, dans des œuvres encore frustes, ces qualités de clarté, de grâce, de tendresse émue, de belle humeur naïve et piquante, qui devaient, à travers l'évolution des âges, marquer le caractère de son génie.

Elle vécut de longs jours; puis, peu à peu, la sève sembla se ralentir. Les œuvres enfantées portaient des signes d'alanguissement. Ce n'est point que ce peuple eût épuisé déjà sa jeune force; mais il avait grandi librement, sans subir d'influences étrangères; et voici que les temps changeaient, que des faits nouveaux venaient bousculer le milieu, les circonstances, les hommes, les credos qui avaient orienté l'esprit de ses poètes.

La jeune langue française languissait, en sa fièvre de croisance. L'Antiquité la sauva.

Il faut placer à la fin du XVe siècle la rénovation de notre littérature.

C'était, comme à la pointe d'aube, l'heure trouble entre la nuit qui s'éteint et le jour qui n'est pas encore. Le régime féodal se mourait; la pensée moderne apparaissait à peine. Soudain un grand mouvement d'éveil secoua l'Europe engourdie. L'Orient venait d'y faire refluer tous les trésors des traditions humaines.

Le Pressoir de Vénus, *par Quentin.*

(Gravure de Née).

Ce fut vers ce temps que Marot et les derniers trouvères vinrent, désemparés, se remettre à l'école des Anciens. Ils y venaient d'instinct, sans esprit de système. Ils assimilèrent les grands modèles de l'antiquité avec tant de mesure, que le naturel de leur génie n'en fut point masqué.

Avec Ronsard et ses amis de la Pléiade il en fut autrement. Ils s'étaient rués, comme des pilleurs d'épaves, aux trésors venus d'Orient et d'Italie. Ils prétendaient transporter, dans la jeune littérature française, la culture antique et des formes de pensée, liées à un ensemble de choses étrangères. Ils s'exhortaient à se parer, sans scrupule, des dépouilles de la Grèce et de Rome, et à « laisser là, comme disait du Bellay, toutes les vieilles poésies françaises qui ne servaient sinon à porter témoignage d'ignorance ». Ils crurent bien faire de substituer à la petite phrase gauloise, vive, alerte, et court vêtue, la complication pompeuse de la phrase antique. Ils eurent tôt fait d'écraser, à coups d'érudition, sous des inspirations d'emprunt, les œuvres que voulait encore inspirer le vieux sang gaulois. On sait à quelles extravagances cette impulsion devait aboutir et quelle décadence pédante elle eût rencontrée, si Malherbe ne fût venu assagir cette folle contrefaçon de l'Antique, et si le bon Mathurin Regnier n'eût rendu à la langue les vertus de notre vieux langage.

Sans doute, les grands réformateurs de la Pléiade *avaient donné à la phrase, un peu courte d'haleine, plus de force et plus de grandeur; ils avaient enrichi la poésie d'incomparables formes lyriques et doté d'une prosodie plus harmonieuse; mais la netteté, la clarté, la précision, le naturel, toutes les jolies qualités s'en étaient allées.*

Or, c'était là les vertus de la belle source originelle.

Eux-mêmes sans l'avouer, Ronsard, du Bellay, Baïf, Belleau, ils y retournaient d'instinct; et c'est là qu'ils puisaient encore leurs inspirations les plus heureuses. Les réformateurs étaient venus; d'autres

grands écrivains allaient bientôt venir apporter à la langue plus d'ampleur encore, de dignité, de majesté, de noblesse. Mais à côté de cette source savante, il fallait que le petit courant gaulois continuât à couler libre, capricieux, mobile et chantant clair. Avant qu'elle ne reçût les trésors littéraires des Grecs et des Latins, la vieille Gaule avait eu ses trésors littéraires; avant de prendre contact avec la pensée antique, la vieille Gaule avait eu sa pensée; avant de connaître la civilisation du passé, elle avait eu sa civilisation, jeune et forte. En face des Romains énervés, des « Germains sanglants », les Gaulois étaient apparus dans le monde y apportant une physionomie originale, une complexion morale inconnue jusque-là.

Dans ce trésor de sa jeune et fruste civilisation, la France gardait jalousement la langue bégayée au berceau, la langue de ses chroniqueurs et de ses poètes : on pouvait en « raboter les gros nœuds » ; et Marot l'avait dit.

Il fallait qu'elle vive.

Elle a vécu; et des sources primitives, elle a coulé gardant l'esprit gaulois dans sa forme, dans sa nature originelle et son originale pensée.

***

Le beau mouvement de la Renaissance avait vu éclore la jeune société française qui allait devenir, pour les peuples nouveaux de la jeune Europe, le centre unique de la mode, de l'élégance, de l'urbanité.

C'est vers ce temps, nous l'avons dit, que nous voyons apparaître, avec Marot et Mellin de Saint-Gelais, les petits poèmes dont nous avons à parler.

Rien ne pouvait leur fournir un champ plus propice que cette cour nouvelle.

Et à travers les trois beaux siècles littéraires, qui vont leur mesurer la vie, nous allons les voir pullu-

ler, pour batailler, chanter leur mie, ou chansonner leurs ennemis.

Nous allons les voir suivre à petits pas la grande Histoire, faisant la guerre et, suivant l'heure, faisant l'amour.

Ils seront de toutes les batailles, ligueurs, frondeurs, crâneurs, battant, battus; ils seront aux pieds de toutes les Belles, espiègles, galants, impertinents, moqueurs.

Pour les recueillir, nous n'aurons qu'à les chercher à la page où l'on se bat, à la page où l'on aime.

Nous les verrons aux barricades, sous la tente, dans la tranchée, sur les champs de bataille; nous les verrons dans les cours, dans les salons, dans les ruelles, aux pieds des Reines et des favorites, chez Marion, chez Ninon, chez les Précieuses de l'hôtel de Rambouillet, à Versailles près du Grand Roi, à Chelles près du Régent, à Marly chez Pompadour, à Lucienne chez Dubarry, aux bergeries de Trianon, dans les salons encyclopédiques où les belles tiennent, comme disait l'une d'elles, leur « ménagerie de philosophes »; nous les verrons partout, paradant et muguettant.

Ils seront mis à la mode du jour : en cottes de mailles, en cuirasse, floquetés de rubans, déguisés en bergers; ardents et naïts encore sous François Ier, libres et cavaliers sous Henri IV, boursouflés sous le Roi Soleil, libertins sous la Régence, voluptueux sous Louis XV, épicuriens et athées aux derniers jours de leur règne; car nous les verrons s'éteindre, avec la vieille société caduque.

Les chants auront cessé.

La tourmente passée, les beaux messieurs du Directoire tenteront de madrigaliser encore; ils seront ridicules!

Viendra le soldat de fortune, qui se fit Empereur; il tentera de galvaniser le passé. Ses poètes, en service commandé, chanteront, avec des voix d'emprunt, tout ce qu'on chantait dans les Almanachs des muses.

Ils proseront de la rime et rimeront de la prose. Et, quand la révolution littéraire viendra renverser tout ce passé vermoulu, les petits poèmes seront rués par terre, et ne se relèveront plus.

Sans doute, le génie national n'a point vu tarir la source de cette gaieté spirituelle ou galante qui les inspirait. Le genre a simplement évolué. A travers les Romantiques, les Parnassiens, les Symbolistes, dans l'œuvre de tel et tel poète de nos jours, il nous eût été facile de trouver de jolies strophes, des couplets de chansons, madrigaux gracieux, ou piquantes épigrammes, réunissant à souhait toutes les conditions du genre, et (tenant compte de la faiblesse coutumière des devanciers), faits, dirons-nous, d'un vers bien autrement brillant, souple et docile. Mais des scrupules nous ont tenu d'aller les y prendre.

Nous avons clos au Romantisme le choix de ces poèmes. Que si quelqu'un nous dit qu'on madrigalise encore et qu'on fait encore de l'épigramme, nous répondrons qu'on voit refleurir, dans les champs, des fleurs des ensemencements anciens.

Le genre est mort.

LE MADRIGAL

Les Anciens groupaient sous le titre générique d'*Epigramme* tous les sous-genres que nous avons classés différemment.

Le mot *Madrigal* leur était inconnu.

Les étymologistes font venir ce mot : les uns du grec *Mandra* qui veut dire Bergerie ; d'autres de l'italien *Madrigal* ; d'autres encore de *Madrigale*, du nom de cette ville d'Espagne où le genre aurait pris naissance.

Quoi qu'il en soit, il faut en venir vers la fin du XVe siècle avant de le rencontrer pour la première fois dans notre histoire littéraire. On en a attribué l'importation à Mellin de Saint-Gelais ; d'autres en font l'honneur à Gilles Durand de la Bergerie.

Le mot fut créé pour définir une petite pièce de vers, destinée à rendre une pensée tendre, fine et courtoise. Elle est souvent œuvre de galanterie, mais sert à traduire aussi un sentiment d'amitié, un sentiment de gratitude ; et les poètes prébendiers et courtisans en ont fait souvent usage, pour louanger qui leur donnait pâture.

Le mot est moderne, la chose est ancienne.

Il est chez les troubadours et chez les trouvères de jolis vers d'une élégance précoce, tout pleins de grâce, de naïveté et de délicatesse, qui sont vraiment des madrigaux d'avant la lettre.

Nous avons dit que ce fut la Renaissance qui le définit et l'innova.

Clément Marot surtout a brillé dans ce genre : on l'avait surnommé le « madrigalier français » ; après

lui, vinrent Ronsard et les compagnons de la Pléiade, puis Desportes, Bertaudt, Voiture, Scudéry, Benserade, Regnier, Malherbe, et les grands écrivains du XVIIe siècle.

L'étiquette de la cour de Louis XIV avait imposé aux beaux esprits cette décence un peu puritaine, cette dignité compassée dont sont marqués ceux qui briguaient ses faveurs ; mais d'autres, loin de Versailles, faisaient l'école buissonnière et, en passant par le cabaret, aboutissaient aux charmants poèmes du XVIIIe siècle : Voltaire, Boufflers, de Bernis, etc., qui certes ont égalé dans leurs poésies légères Anacréon, Tibulle, Catulle, Horace.

Nul ne saura jamais ce que l' « escrivaillerie » débordée de ces trois siècles a pondu de madrigaux, dont la plupart sont vraiment sans excuses. On rapporte que lorsque le maréchal de Richelieu vendit son hôtel de la Place Royale, l'ambassadeur de Venise qui venait l'habiter fut obligé d'y parquer pendant quelque temps cinq ou six moutons afin d'enlever les odeurs de musc et d'ambre qui l'avaient... empuanti à tous les étages.

Le genre dont nous traitons nous rappelle l'anecdote : il est quelque peu sujet à entêter. Nous n'avons pas eu à parquer des moutons ; car les jolis parfums d'ambre, de musc et de bergamote sont ici de bonne qualité... et d'ailleurs, déjà fort évaporés.

LE MADRIGAL

SUR DOUZE BAISERS GAGNÉS AU JEU

Douze est bien peu au prix de l'infini
Dont mon désir doit être défini.
Car quand j'aurais cent mille fois baisé,
Mon cœur encor ne serait apaisé.
Amour est Dieu, et nous fumée et ombre,
Ne lui saurions satisfaire par nombre.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

ORES QUE L'AI...

Ores que l'ai sous ma loi,
Plus je règne aimant que Roi.
C'est Fortune qui guerdonne
Du sceptre, empire et couronne ;
Mais le cœur d'Elle est le trône
Où veut s'asseoir mon Amour.
Adieu, visages de cour :
Pour cœurs faux sont les faux biens ;
En Elle sont tous les miens.
Ores que l'ai sous ma loi,
Plus je règne aimant que Roi.

FRANÇOIS Ier, *Roi de France.*

DE « OUI » ET « NENNI »

Un doux nenni, avec un doux sourire
Est tant honnête ! il vous le faut apprendre.
Quand est d'oui, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit, je voudrais vous reprendre :

Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me poinct ;
Mais je voudrais qu'en me le laissant prendre
Vous me disiez : Non, vous ne l'aurez point.

CLÉMENT MAROT.

ANNE, MA SŒUR...

Anne, ma sœur, d'où me vient le songer
Qui, toute nuit, par devers vous me mène ?
Quel nouvel hôte est venu se loger
Dedans mon cœur, et toujours s'y pourmène ?
Certes je crois, et ma foi n'est pas vaine,
Que c'est un dieu. Me vient-il consoler ?
Ah ! c'est l'amour ; je le sens bien voler.
Anne, ma sœur, vous l'avez fait mon hôte ;
Et le sera, me dût-il affoler,
Si celle-là qui l'y mit, ne l'en ôte.

LE MÊME.

DÈS QUE M'AMIE...

Dès que m'amie est un jour sans me voir,
Elle me dit que j'en ai tardé quatre :
Tardant deux jours, elle dit de ne m'avoir
Vu de quatorze, et n'en veut rien rabattre.
Mais pour l'ardeur de mon amour abattre,
De ne la voir j'ai raison apparente.
Voyez, amants, notre amour différente :
Languir la fais, quand suis loin de ses yeux ;
Mourir me fait, quand je la vois présente !
Jugez lequel vous semble aimer le mieux.

LE MÊME.

AMOUR TROUVA CELLE...

Amour trouva celle qui m'est amère ;
Et j'y étais, j'en sais bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère.
Puis tout a coup il voit qu'il se mécompte.
Dont la rougeur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux Dieu sait combien !
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
Plus clair voyant que vous s'y trompent bien.

LE MÊME.

QUI CUIDERAIT...

Qui cuiderait deguiser Isabeau
D'un simple habit ce serait grand simplesse ;
Car au visage a ne sais quoi de beau,
Qui fait juger toujours qu'elle est princesse.
Soit en habit de chambrière ou de maîtresse,
Soit en drap d'or entier ou découpé,
Soit son gent corps de toile enveloppé ;
Toujours sera sa beauté maintenue.
Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
Qu'elle serait plus belle toute nue.

LE MÊME.

OUYR PARLER...

Ouyr parler de ma dame et maîtresse,
M'est plus de bien que toutes autres voir :
Voir son maintien, ce m'est plus de liesse,
Que bon propos des autres recevoir :
Avecques elle un bon propos avoir,
M'est plus grand heur que baiser une Héleine ;

Et ne crois pas, si j'avais son alaine,
J'entends sa bouche, à mon commandement,
Que ceux qui ont leur jouissance pleine,
N'eussent dépit de mon contentement.

LE MÊME.

LA NUIT PASSÉE...

La nuict passée en mon lit je songeoye
Qu'entre mes bras vous tenais nu à nu ;
Mais au réveil se rabaissa la joye
De mon désir en dormant advenu.
Adonc je suis vers Apollo venu
Luy demander qu'adviendrait de mon songe.
Lors lui jaloux de toi longuement songe,
Puis, me répond : « Tel bien ne peux avoir. »
Hélas ! m'amour, fais-lui dire mensonge :
Si confondras d'Apollo le savoir.

LE MÊME.

A UNE AMIE

Si le loisir tu as avec l'envie
De me revoir, ô ma jeune espérée,
Je te rendrai bon compte de ma vie,
Depuis qu'à toi parlai l'autre soirée :
Ce soir fut court, mais c'est chose assurée,
Que tu m'en peux donner un par pitié,
Lequel serait de plus longue durée,
Et semblerait plus court de la moitié.

LE MÊME.

SUR LA MALADIE DE S'AMIE

Dieu, qui voulus le plus haut ciel laisser,
Et ta hautesse en la terre abaisser,
Là, où santé donnas à maintes et maintes,
Veuilles ouyr de toutes mes complaintes
Une sans plus : veuilles donner santé
A celle-là par qui suis tourmenté.

LE MÊME.

PLUS NE SUIS...

Plus ne suis ce que j'ai été
Et ne le saurais jamais être :
Mon beau Printemps et mon Été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les dieux.
O si je pouvais deux fois naître,
Combien je te servirais mieux !

LE MÊME.

AU ROI DE NAVARRE

Mon second roi, j'ay une haquenée
D'assez bon poil, mais vieille comme moi :
A tout le moins long-temps a qu'elle est née.
Dont elle est faible, et son maître en émoi.
La pauvre beste, aux signes que je vois,
Dit, qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne :
Si vous voulez en donnez une bonne,
Savez comment Marot l'acceptera ?
D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

LE MÊME.

A VIGNALS THOULOUSAN

Quand Dieu m'aurait aussi bien présenté
Le bon loisir et l'entière santé
Que le vouloir, ta réponse allongée
Serait du tiers, et beaucoup mieux songée.
Ce néanmoins, Vignals, je pense bien
Que tu connais que le souverain bien
De l'amitié ne gist en longues lettres,
En mots exquis, en grand nombre de mètres,
En riche rythme ou belle invention,
Mais en bon cœur, et vraie intention.
Donc je m'attends qu'excusé je serai
De ton bon sens. Or, à tant cesserai ;
Ma muse faible à peine peut chanter.
Mais pour le moins tu te peux bien vanter,
Que de Marot tu as à ta commande
Petite épître, et amitié bien grande.

LE MÊME.

TOUT AUSSITOT...

Tout aussitôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit, hors de moi retiré,
S'en va vers toi incontinent se rendre.
Lors m'est avis que devant mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré.
O doux sommeil ! ô nuit à moi heureuse !
Plaisant repos plein de tranquillité !
Continuez toutes les nuits mon songe !
Et si jamais ma pauvre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

LOUISE LABBÉ.

A CASSANDRE

Je voudrais bien, richement jaunissant,
En pluie d'or goutte à goutte descendre
Dans le giron de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeux le sommeil va glissant ;
Puis je voudrais, en taureau blanchissant
Me transformer, pour sur mon dos la prendre
Quand elle va sur l'herbe la plus tendre
Seule, à l'écart, mille fleurs ravissant.

RONSARD.

A LA MÊME

Comme on soulait, si plus on ne me blâme
D'avoir l'esprit et le corps ocieux,
Je t'en rends grâce, heureux trait de ses yeux,
Qui m'as poli l'imparfait de mon âme.

LE MÊME

A RONSARD

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner,
Toux deux également nous portons des couronnes ;
Moi, roi, je les reçois ; poète, tu les donnes.

CHARLES IX, *Roi de France.*

SUR LA PETITE PUCE DE CATHERINE DES ROCHES

Petite puce frétillarde,
Qui d'une beauté mignarde
Suçottez le sang incarnat
Qui colore un sein délicat,

Vous pourrait-on dire friande
Pour désirer telle viande !
Ainsi puce, pucelette,
Tu volettes
A tâton
Sur l'un et l'autre teston.

ÉTIENNE PASQUIER.

QUAND J'ÉTAIS MOINS BRULANT...

Quand j'étais moins brûlant, tu m'étais plus humaine
Et plus prompte à pitié.
Cessons donc de t'aimer, et pour nous en distraire,
Tournons ailleurs nos pas.
Mais peut-il être vrai que je le veuille faire ?
Non, je ne le veux pas.

PHILIPPE DESPORTES.

PUISSIONS-NOUS VIVRE...

Puissions-nous vivre ainsi toujours,
Maîtresse, heureux en nos amours,
A qui nulle autre ne ressemble :
Et s'il faut sentir du malheur,
Que ce soit la seule douleur
De n'être pas toujours ensemble.

LE MÊME.

L'AVEUGLE ENFANT...

L'aveugle enfant qui me commande,
Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,
Les deux yeux, comme à lui, vous bande,
Afin que soyez sans pitié.

L'Envoi amoureux

Il le faut : car j'ose bien dire
Que n'auriez tant de cruauté,
Si vous pouviez voir mon martyre
Comme je vois votre beauté.

LE MÊME.

SI DESSUS VOS LÈVRES...

Si dessus vos lèvres de roses
Je vois mes liesses décloses,
Mon esprit, ma vie, et mon bien,
Vous ne pouvez me les défendre :
Il faut que chacun ait le sien,
Partout le mien je puis reprendre.

LE MÊME.

AMOUR OYANT...

Amour oyant tant renommer
La Vénus qui me fait aimer
Entreprit vers elle un voyage,
Tant il est désireux du beau !
Et se fit ôter son bandeau,
Pour mieux voir si parfait ouvrage.
Alors ravi de tant d'attraits,
Et navré de ses propres traits :
« Sus, sus, dit-il, qu'on me rebande,
Aussi bien revolant aux cieux,
Il ne faut pas que je m'attende
De rien voir d'égal à ses yeux. »

LE MÊME.

QUAND JE REVIS....

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît l'amour en mon âme renaître ;
Et que mon cœur autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maître.

BERTAUT

A GABRIELLE D'ESTRÉES

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars ;
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

HENRI IV, *Roi de France.*

LORSQUE J'ÉTAIS COMME INUTILE...

Lorsque j'étais comme inutile,
J'avais un mari si habile
Au plus doux passe-temps d'amour,
Qu'il me caressait nuit et jour.
Ores, celui qui me commande,
Comme un tronc gît dedans le lit,
Et maintenant que je suis grande,
Il se repose jour et nuit.
L'un fut trop vaillant en courage,
Et l'autre trop alangouri ;
Amour, rends-moi mon premier âge
Ou rends-moi mon premier mari.

REGNIER

SI C'EST UN CRIME...

Si c'est un crime de l'aimer,
On n'en doit justement blasmer
Que les beautés qui sont en elle ;
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

De Lingendes.

A UNE JEUNE FILLE

Eh quoi ! dans un âge si tendre
On ne peut déjà vous entendre
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !
Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle !
Attendez, petite cruelle,
Attendez pour blesser que vous sachiez guérir !

Boisrobert.

A LA DIVINE ASTRÉE

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guérir mon esprit et le remettre en paix,
J'eus de vous sans effort, belle et divine Astrée,
La première faveur que j'en reçus jamais.
Que d'attraits, que d'appas vous rendaient adorable !
Que de traits, que de feux me vinrent enflammer !
Je ne verrai jamais rien qui fût tant aimable,
Ni vous, rien désormais qui puisse tant aimer.

Voiture.

MILLE FLEURS...

Mille fleurs fraîchement écloses,
Les lys, les œillets et les roses,

Couvraient la neige de son teint :
Mais dessous ces fleurs entassées
Le serpent dont je fus atteint
Avait ses embûches dressées.

LE MÊME.

QUAND PRENANT PLAISIR...

Quand, prenant plaisir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne pense dire,
Et souvent moins qu'on ne voudrait,
Qu'appelez-vous cela, la belle ?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

DE SAINT-PAVIN.

L'ABSENCE

Anaxandre, en partant, me fit une promesse,
Qu'avant que le printemps se couronnât de fleurs,
Il viendrait par sa joie adoucir ma tristesse,
Et m'offrir des soupirs qui sécheraient mes pleurs.
Roses de ce verger, qui vous montrez si vives,
Vous paraissez trop tôt pour mon contentement ;
Pourquoi n'estes-vous plus tardives ?
Que ne respectez-vous la foi de mon amant !

TRISTAN L'HERMITE.

L'AMOUR A PSYCHÉ

Je suis jaloux, Psyché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent.
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;

L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisirs passe par votre bouche ;
Votre habit de trop près vous touche ;
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.

PIERRE CORNEILLE.

SUR DES ŒILLETS

(*que cultivait M. le Prince de Condé*).

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagne des batailles
Souviens-toi qu'Apollon élevait des murailles
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Mlle DE SCUDERI.

IRIS

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que trois : Elle, l'Amour et moi.
Et l'Amour fut d'intelligence.

L'ABBÉ COTTIN.

A CELLE QUE J'AIME

Quelle que vous soyez, merveille incomparable,
Qui m'avez asservi,
Je vous apprends qu'il faut pour être misérable
Vivre comme je vi.

A vous bien expliquer l'excès de mon martyre.
Les mots sont superflus ;
Mais pour vous dire tout, c'est assez de vous dire
Que je ne vous vois plus.

DE BENSERADE.

A MADAME DE MONTFORT
(*alors enceinte*).

Vous verrez dans cinq mois finir votre langueur ;
Mais, dieux ! quand finira celle que dans mon cœur
Ont causé vos beaux yeux et votre tyrannie ?
Je serai dignement d'amour récompensé
Quand ma peine sera finie
Par où la vôtre a commencé.

LE MÊME.

NINON

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

SAINT-EVREMOND.

QU'ON PUISSE OUBLIER....

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant,
Non, cela ne se peut ; j'en juge par moi-même.
Je songe à mon Iris et la nuit et le jour ;
Je soupire après son retour ;
Et je connais bien que l'absence
Est un prétexte de l'inconstance
Plutôt qu'un remède à l'Amour.

DE LA SABLIÈRE.

VOUS ME DITES...

Vous me dites que votre feu
Est assez grand, belle Climène ;
Vous ignorez donc, inhumaine,
Qu'en amour assez est trop peu ?
Cependant la chose est certaine.
Ah ! si sur ce chapitre on croit les gens sensés,
Quand on n'aime pas trop on n'aime pas assez.

BUSSY RABUTIN.

A CHLOE

Puisque tu veux que nous rompions
Et que, prenant chacun le nôtre,
De bonne foi, nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre,
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnais à centaines :
Puis il ne tiendra pas à moi
Que, de ta part, tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

FURETIÈRE.

POURQUOI ME DEMANDEZ-VOUS....

Pourquoi me demandez-vous tant
Si mes feux dureront, si je seray constant,
Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire ?
Ah ! Philis, avez grand tort :
Comment pourrais-je vous le dire ?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

DE MONTREUIL.

J'AI QUELQUEFOIS AIMÉ...

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais point alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Par qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

LA FONTAINE.

TIMARETTE S'EN EST ALLÉE...

Timarette s'en est allée.
L'ingrate, méprisant mes soupirs et mes pleurs,
Laisse mon âme désolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût l'envie
De finir de mes maux le pitoyable cours ;
Mais je l'aimais plus que ma vie,
Et je la voyais tous les jours.

SEGRAIS.

A CLIMÈNE

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles !
Je vous enseignerais un nid de tourterelles ;
Je vous les veux donner pour un gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

LE MÊME.

A MADAME DE CAYLUS

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance et même sans désirs,
Je regrettai les sensibles plaisirs,
Dont la douceur enchanta ma jeunesse ;
Sont-ils perdus, disais-je, sans retour ?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
(Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours),
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse indifférence ?
Alors, j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'Univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus,
Je vais mettre fin à ta peine ;
Je te promets un regard de Caylus.

De Lafare

POUR AMARANTE

Rendez-vous, ô divine Amarante,
Soumettez-vous aux volontés d'Amour ;
Aimez pendant que vous êtes charmante,
Car le temps passe et n'a point de retour.

Molière.

A MADEMOISELLE BERNARD

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement :
Moi qui vous aime tendrement
Je n'écris que pour vous le dire.

Pradon.

VOUS JURIEZ AUTREFOIS...

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se ferait vers la source une route nouvelle,
Plutost qu'on ne verrait votre cœur dégagé.
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine :
C'est le même penchant qui toujours les entraisne :
Leur cours ne change point, et vous avez changé.

QUINAULT.

BILLET

Je voudrais vous parler et vous voir seuls tous deux :
Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire ;
Je ne sais ce que je vous veux :
Mais n'auriez-vous rien à me dire ?

LE MÊME.

LE MAL DE MES RIVAUX...

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux comme moi n'a perdu votre cœur.
Comme eux à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

LE MÊME.

LE BAISER

Maintenant un baiser se donne à l'aventure
Mais ce n'est pas bien en user.
Il faut que le désir et l'esprit l'assaisonne
Et, pour moi, je veux qu'un baiser
Me promette plus qu'il me donne.

Mme DE LA SABLIÈRE.

A SYLVIE

Voici les lieux charmants où mon âme ravie
Passait à contempler Sylvie,
Ces tranquilles moments si doucements perdus.
Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'Infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimiez plus ?

BOILEAU.

CETTE FIÈRE RAISON...

Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.

Mme DESHOULIÈRES.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE

(*qui, au « Jeu des Secrets », demandait le sien à M. de Saint-Aulaire*).

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne sait pas ma muse,
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

DE SAINT-AULAIRE.

PAR-DEVANT LE DIEU DE CYTHÈRE...

Par devant le dieu de Cythère,
Qui pour le moins vaut un notaire,
Iris, voulez-vous contracter
Une promesse respective,
Moi, de vivre pour vous aimer,
Vous, de m'aimer pour que je vive ?

De tout cœur je sacrifie
A tous les plaisirs de la vie :
Le bonheur d'être aimé de vous,
Sur quelque espoir que l'on se fonde,
Est le moindre péché de tous,
Et le plus grand plaisir du monde.

DUFRESNY.

L'AMOUR

Quand le sage Damon dit que d'un trait mortel
L'Amour blesse les cœurs sans qu'ils osent s'en plaindre :
Que c'est un dieu traître et cruel :
L'Amour pour moi n'est point à craindre.

Mais quand le jeune Athis me vient dire à son tour :
« Ce dieu n'est qu'un enfant doux, caressant, aimable,
Plus beau mille fois que le jour » ;
Oh ! je le trouve redoutable !

CATHERINE BERNARD.

A LA BELLE MARTEL

Le tendre Apelle un jour, dans ces lieux si vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacrait à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés :
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Si de son temps avait paru Martel,
Il n'en aurait regardé qu'une.

LAINEZ.

LE BON VIEILLARD...

Le bon vieillard qui brûla pour Bathylle,
Par amour seul était ragaillardi.
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
Pour réchauffer un vieillard engourdi.

Pour moi, qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle ;
Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Temps où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.

J.-B. Rousseau.

LE DOUX PLAISIR

Faut-il être tant volage ?
Ai-je dit au doux Plaisir :
Tu nous fuis, las ! quel dommage !
Dès qu'on a pu te saisir.

Ce Plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grâce aux Dieux.
S'ils m'avaient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

Comtesse de Murat.

LES SOUHAITS

Etre l'Amour quelquefois je désire :
Non pour régner sur la terre et les cieux,
Car je ne veux régner que sur Thémire ;
Seule elle vaut les mortels et les dieux :
Non pour avoir le bandeau sur les yeux,
Car de tout point Thémire m'est fidèle ;
Non pour jouir d'une gloire immortelle
Car à ses jours survivre je ne veux :
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'Amour et les traits et les feux.

Ferrand.

LA FONTAINE D'OUBLI

D'amour et de mélancolie
Jadis Célamnus consumé
En fontaine fut transformé ;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie
J'y courus hier vainement :
A force de changer d'amant
L'infidelle l'avait tarie.

FERRAND.

QUELLE EST LA MAIN ?...

(*Au bas d'un billet, que la duchesse de Luynes envoyait au Président Hénault, la Reine voulut écrire : « Devinez la main qui vous donne ce petit bonjour? » — Le Président répondit par ces jolis vers.*)

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser, si mon cœur le devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

POUR CHASSER...

Pour chasser de la souvenance
L'ami secret
On ressent bien de la souffrance
Pour peu d'effet :
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

DE MONTCRIFF.

A UNE DAME CHATELAINE

Dans nos hameaux, il est une bergège,
Qui soumet tout au pouvoir de ses lois :
Ses grâces orneraient Cythère ;
Le rossignol est jaloux de sa voix.
J'ignore si son cœur est tendre ;
Heureux qui pourrait l'enflammer !
Mais qui ne voudra pas aimer
Ne doit ni la voir ni l'entendre.

LA POPELINIÈRE.

A EGLÉ

L'amour est un enfant aussi vieux que le monde ;
Il est le plus petit et le plus grand des dieux :
Il remplit de ses feux le ciel, la terre et l'onde ;
Et cependant Eglé le loge dans ses yeux.

PANARD.

A L'ABBÉ DE CHAULIEU

Maître Vincent, ce grand faiseur de lettres,
Si bien que vous n'eût su prosaïser ;
Maître Clément, ce grand faiseur de mètres
Si doucement n'eût su poétiser :
Phébus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte fontaine,
Et connaîtra que, pour bons vers puiser,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.

J.-B. ROUSSEAU.

HÉRO ET LÉANDRE

Léandre, conduit par l'Amour
En nageant disait aux orages :
Laissez-moi gagner les rivages ;
Ne me noyez qu'à mon retour.

VOLTAIRE.

Vos yeux commencent nos tourments
Et vos doigts charmants
Achèvent leur ouvrage.

A LA COMTESSE DU BARRY

(qui avait prié M. de Laborde d'embrasser, pour elle, Voltaire sur les deux joues).

Quoi ! deux baisers sur la fin de ma vie ?
Quel passeport vous daignez m'envoyer ?
Deux, c'en est trop, adorable Egérie,
Je serai mort de plaisir au premier.

LE MÊME.

A CHABANON

La Fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.
Une sultane avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand seigneur l'a chassée.
Ma muse est de moi trop lassée,
Elle me quitte et vous chérit,
Elle sera mieux caressée.

LE MÊME.

A MADEMOISELLE DE LUBERT

Quittez donc votre faible excuse,
Vos jours languissants consumés
Dans l'abstinence qui les use ;
Un faux préjugé vous abuse.
Chantez, s'il le faut, rimez,
Ayez tout l'esprit d'une Muse :
Mais si vous êtes Grâce, aimez.

LE MÊME.

A MADAME DU CHATELET

Tout est égal et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains :
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins.
Vous avez tout, c'est là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage ;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

LE MÊME.

A HELVÉTIUS

Apprenti fermier général,
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère ;
Mais chez les Amours et leur mère,
Chez Minerve et chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître,
Ou pour l'enfant de la maison.

VOLTAIRE.

PAR UN BAISER...

Par un baiser, Corinne, éteins mes feux.
— Le voilà ; prends. — Dieux ! mon âme embrasée
Brûle encor plus... Encore un. — Sois heureux.
Tiens... — Mon ardeur n'en peut être apaisée ;
Corinne, encore... Ah ! la douce rosée !
— En voilà cent pour combler tous tes vœux.
Es-tu bien, dis ? — Cent fois plus amoureux.
— En voilà mille : est-ce assez ? — Pas encore,
Un feu plus grand m'agite et me dévore...
Corinne !... — Eh bien, dis ce que tu veux.

GENTIL BERNARD.

A LA MARQUISE DE POMPADOUR

(qui lui demandait une définition de l'Amour).

L'Amour est un enfant, mon maître,
Il l'est d'Iris, du berger et du roi.
Il fait comme vous, il pense comme moi,
Mais il est plus hardi peut-être.

L'ABBÉ DE BERNIS.

A MADAME DU BARRY

(au sujet des mauvais propos qui couraient à la cour sur son origine).

Lisette, ta beauté séduit
Et charme tout le monde :
En vain la duchesse en rougit
Et la princesse en gronde ;
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.
En vit-elle moins les dieux
Lui rendre un juste hommage,
Et Pâris, ce berger fameux,
Lui donner l'avantage,
Même sur la reine des Cieux
Et Minerve la Sage !

DUC DE NIVERNOIS.

A L'AMOUR

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous ses lois
Pourra fixer le destin de ma vie.
Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer :
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir, je ferai la folie.

LE MÊME.

BESOIN D'AIMER

Aimer une coquette, aimer une infidèle
Aimer une volage, aimer une cruelle,
Ce sont là des tourments qu'on ne peut exprimer,
Mais le plus grand de tous est de ne pas aimer.

DESMAHIS.

IL FAUT AIMER...

Il faut aimer. La nature indulgente
Nous donne à tous cette sage leçon.
Au fond du cœur, Iris, sa voix touchante
Vous dit tout bas, bien mieux que ma chanson :
Il faut aimer. La nature indulgente
Nous donne à tous cette sage leçon.

MARMONTEL.

QUELLE GLOIRE POUR VOUS...

Quelle gloire pour vous, mignonne incomparable,
Je sens de vos beaux yeux le pouvoir enchanteur :
Ils ont su vaincre un invincible cœur
Et blesser un invulnérable.

LEBRUN.

LE PREMIER JOUR...

Le premier jour que je la vis
J'aperçus sa beauté, mais je n'aperçus qu'elle,
Et le jour que je l'entendis
Je la trouvai bien plus que belle.
J'admirai son esprit, je louai ses attraits
Sans penser que mon âme en serait enflammée.
Si j'avais su d'abord combien je l'aimerais,
Je ne l'aurais jamais aimée.

DE BOUFFLERS.

A MADAME DE STAËL

(*qui lui demandait pourquoi il n'était pas de l'Académie*).

Je vois l'Académie où vous êtes présente.
Si vous m'y recevez mon sort est assez beau ;
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante.
Vous au moins comme quatre, et moi comme zéro.

LE MÊME.

A IRIS

L'autre jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille à demi gris,
Disait en parlant à sa mère :
« Je bois à toi, ma chère Iris. »
Vénus le regarde en colère :
« Maman, calmez votre courroux :
Si je vous prends pour ma bergère
J'ai pris cent fois Iris pour vous. »

LE MÊME.

AU ROI DE DANEMARK

(*à l'occasion de son séjour à Paris*).

Un roi qu'on aime et qu'on révère
A des sujets en tous climats.
Il a beau parcourir la terre,
Il est toujours dans ses Etats.

CHAMFORT.

A DESTOUCHES

(*auteur du* Glorieux).

Auteur solide, ingénieux
Qui du théâtre êtes le maître
Vous qui fîtes le *Glorieux*
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

VOLTAIRE.

A DORAT

(*général de « troupe légère »*).

Nous tous, faiseurs de madrigaux
De stances, épître familière,
Tes soldats, et non tes égaux,
Marchons gaîment sous ta bannière
En répétant tes vers nouveaux.

De Bonnard.

AU CHEVALIER DE BONNARD

(*en réponse*).

Va, nous servons sous la même bannière ;
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,
Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grand honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller, tant bien que mal,
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre général :
En cheveux blancs, professant l'air de plaire,
Il a vieilli sans maître et sans rival.

Dorat.

A UNE AMIE

(*qui lui reprochait de le voir trop peu souvent*).

D'une amitié fatale et chère
Oui, j'ai dû craindre la douceur :
De l'Amitié l'Amour est frère,
Et le frère eût séduit la sœur.

Le Brun.

A DORAT

(*à l'occasion du succès du « Célibataire »*).

J'apprends ton triomphe et ta gloire ;
Je les apprends, et j'en jouis.
Déserteur des brillants parvis
Du fameux temple de Mémoire,
Je l'aime encore, tu peux m'en croire,
Quand il s'ouvre pour mes amis.
Le faîte où je t'ai vu prétendre
Est respectable assurément ;
Mais quand je t'en verrai descendre,
Tu recevras mon compliment...

PEZAY.

CE RUISSEAU, SOUS TES PAS...

Ce ruisseau, sous tes pas, cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés.
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire
Ainsi passe à tes pieds ;
Aux portes du couchant, le ciel se décolore,
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'aurore
Plus charmant que le tien ?

CHATEAUBRIAND.

L'ÉPIGRAMME

Je ne sais qui, las d'entendre bêler les moutons de M. le chevalier de Florian, souhaitait qu'un peu de loups entrassent dans ses bergeries.

Après les petits moutons bêlants, voici les petits loups : les *Épigrammes* après les *Madrigaux*.

La vieille causticité gauloise était déjà proverbiale au temps de Caton.

Au moyen-âge, dans la jeune France, l'esprit satirique devient général. A travers les fabliaux, les chansons des troubadours et des trouvères, on ferait riche moisson de purs chefs-d'œuvre de malice et d'ironie, qui semblent de véritables épigrammes.

Ce n'est qu'à la Renaissance, cependant, que le genre littéraire prend sa forme ; et que nous voyons naître ce petit poème tout court, tout ramassé dont la malignité et la causticité font le caractère essentiel.

Marot, le plus joli des madrigaliers, fut aussi le plus ingénieux des poètes épigrammatiques.

On fit peu d'épigrammes à l'Ecole de Ronsard.

Sous la Ligue et la Fronde, elles sortirent par milliers comme des abeilles, presque toutes anonymes.

Les épigrammes du temps de Louis XIV ont de la finesse et de l'impertinence.

Le XVIIIe siècle montre encore, en ces petites choses, une fécondité, une originalité, une richesse incomparables.

C'est dans les batailles civiles ou religieuses qu'on les voit surgir, moins cependant que dans les batailles littéraires.

« Il semble, dit Bayle, que les gens de lettres sont ceux qui conspirent davantage contre leur propre repos et surtout contre celui de leurs prochains ».

Nous entendrons en leurs petits vers les échos de leurs grandes querelles.

On sait les règles du genre : la forme est libre et la concision mordante est une des qualités essentielles.

Par extension, on a voulu appliquer le titre d'épigrammes à ces historiettes plaisantes que termine un mot piquant. Le genre semblerait rentrer plutôt dans les contes en vers.

Nous nous sommes donné de garde, de recueillir, sous nom d'épigrammes, ces éternelles facéties, encadrées souvent par des poètes d'occasion.

Ces petits poèmes sont nés tous dans des jours de grandes colères : et les colères sont éteintes.

C'étaient des armes forgées pour des batailles dont on se souvient à peine. Elles ressemblent pour la plupart à ces armes qu'on garde dans les musées et dont on se demande comment elles purent tuer, en leur temps.

Nous avons fait choix des moins émoussées.

L'ÉPIGRAMME

MONSIEUR L'ABBÉ ET MONSIEUR SON VALET...

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux, tous deux comme de cire :
L'un est grand fou, l'autre petit follet ;
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire ;
L'un boit du bon ; l'autre ne boit du pire.
Mais un débat le soir entr'eux s'émeut :
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Etre sans vin, que sans secours ne meure,
Et son valet jamais dormir ne peut
Tandis qu'au pot une goutte demeure.

MAROT.

UN JOUR LA DAME...

Un jour la dame, en qui si fort je pense,
Me dit un mot de moi tant estimé,
Que je ne pus en faire récompense,
Fors de l'avoir en mon cœur imprimé :
Me dit avec un ris accoutumé :
« Je crois qu'il faut qu'à t'aimer je parvienne. »
Je lui réponds : « Garde n'ai qu'il m'advienne
Un si grand bien ; et si ose affirmer
Que je devrais craindre que cela vienne ;
Car j'aime trop, quand on me veut aimer. »

LE MÊME.

RÉPONSE DE LA DAME

Le peu d'amour, qui donne lieu à crainte,
Perdre vous fait le tant désiré bien :
Car par cela, ami, je suis contrainte
De révoquer le premier propos mien.
Ne vous plaignez donc si vous n'avez rien,
Ou si pour bien mal on vous fait avoir :
Car qui pour bien pense mal recevoir,
Indigne il est d'avoir un seul bon tour,
Voire de plus sa maîtresse ne voir,
Puis que la peur triomphe de l'amour.

LE MÊME.

RÉPLIQUE A LA DAME

Je n'ai pas dit que je crains d'être aimé ;
J'ai dit sans plus que je devrais le craindre,
De peur d'entrer en feu trop allumé :
Mais mon désir ce devoir vient étreindre,
Et tant t'aimer, que j'en fusse en tourment :
Qui ne sait donc amour bandé bien peindre
Me vienne voir, il apprendra comment.

LE MÊME.

POUR UNE DEMOISELLE *LA ROUE*

Peintres experts, votre façon commune
Changer vous faut plutôt hui que demain ;
Ne peignez plus une roue à fortune ;
Elle a d'amour pris le dard humain.
Amour aussi a pris la roue en main,
Et des mortels par ce moyen se joue.
O l'homme heureux, qui, par l'enfant humain
Sera poussé au-dessus de la Roue.

LE MÊME.

LA COUR

(à M. Forget, secrétaire de la duchesse de Savoie).

Encore un coup, Forget, je te dis que le pain
Cuit en la cendre et l'eau qu'on puise dans la main,
Sont plus doux que de boire en cour de l'ambroisie
Ou manger du nectar. Maudit est le métier
Qui nous acquiert du bien par une hypocrisie
Et dont ne jouit pas le troisième héritier.

RONSARD.

CONTRE UN MARAUD

A voir la splendeur non commune,
Dont ce maraud est revêtu,
Dirait-on pas que la Fortune
Veut faire enrager la vertu ?

DE GOMBAULT.

LAURENS...

Laurens, dont le zèle feint
Passe pour un vrai mérite
Croit être devenu saint
A force d'être hypocrite.

LE MÊME.

VOUS M'AVEZ FAIT JETER...

Vous m'avez fait jeter au plus vif de la flamme
Un sonnet que du cœur l'Amour m'a fait sortir :
Si c'est pour apaiser les courroux de votre âme,
La vengence est petite, il n'en peut rien sentir.

Ah ! non, vous l'avez fait pour sauver votre gloire,
Qui courait grand péril sans cet embrasement :
Car en brûlant mes vers, je brûle aussi l'histoire
De votre tyrannie et de mon long tourment.

PHILIPPE DESPORTES.

JE VOULUS BAISER...

Je voulus baiser ma rebelle,
Riant elle m'a refusé :
Puis soudain, sans penser à elle,
Toute en pleurs elle m'a baisé.
De son deuil vint ma jouissance,
Son ris me rendit malheureux.
Voilà que c'est ! un amoureux
A du bien, quand moins il y pense.

LE MÊME.

CEUX QUI PEIGNENT

Ceux qui peignent Amour sans yeux
N'ont pas bien sa force connue :
Il voit plus clair qu'aucun des dieux,
Las ! j'ai trop essayé sa vue.
Il a donc des yeux et voit bien
A quelque but qu'il veuille atteindre ;
Mais il est sourd et n'entend rien :
On a beau soupirer et plaindre.

LE MÊME.

A L'AURORE

Demeure encore au lit, belle et pompeuse aurore,
Sans venir aux mortels ta lumière apporter.
Puisque ses plus doux fruits Amour me fait goûter
Entre les bras aimés de celle que j'adore.

Mais quoi ? c'est vainement que ta grâce j'implore :
Mes vœux ne peuvent pas ton voyage arrêter,
Voire même on dirait que, pour me tourmenter,
De tes plus chers rayons ton visage se dore.
Si c'est le déplaisir de coucher au côté
D'un jaloux à qui l'âge a tout pouvoir ôté,
Qui te fait si matin commencer ta carrière,
Pourquoi suis-je privé de ta douce faveur ?
Fût-ce par mon conseil, diligente courrière,
Que tu fus épousée à ce fâcheux rêveur ?

MAYNARD.

LE SONGE

Je songeais cette nuit que, d'un mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé ;
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin ; va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher des coquins ailleurs ; coquin, toi-même.
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

PATRIX.

FI DE L'AMOUR

Puisque, beaux basilics, qui tuez par la vue,
Je tiens ma liberté, que j'estimais perdue ;
Beaux yeux, assurez-vous qu'on ne me verra pas
Retomber en vos lacs !

L'expérience doit ores me faire sage ;
On évite les lieux où l'on a fait naufrage.
Sage n'est le marchand qui est encore allé
Par où on l'a volé.

JEAN LE HOUX.

A ANGÉLIQUE

Angélique, tâchez d'apprendre
Comment on peut longtemps un amant posséder,
Car vous savez l'art de tout prendre,
Mais vous ne savez rien garder.

CLAUDE DE LESTOILLE.

POURQUOI DONC?...

Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain
Pouvez-vous me haïr sans cause ;
Moi qui jamais ne vous fis rien ?
Ah ! sur mon honneur, je vois bien
Qu'il faut vous faire quelque chose.

D'ASSOUCY.

QUEL AGE A CETTE IRIS?...

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit ?
Me demandait Cliton naguère.
Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit.

BRÉBEUF.

A LA MARQUISE DE ***

En forme d'ode.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux ;
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux :

Le Jugement de Paris, *par Moreau le Jeune.*

(Gravure de De Launay).

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront ;
Il saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits ;
On me vit ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis :
Cependant, j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants.
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore,
Quand ceux-là seront usés ;
Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

PIERRE CORNEILLE.

AMI, JE VOIS...

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien.
Prendre femme est étrange chose :
Il faut y penser mûrement ;
Gens sages en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

MAUCROIX

A MADAME DE ***

Si votre rupture est sincère,
Hâtez-vous de la confirmer.
Avec moins d'art, plus de mystère,
Profitant mieux des dons de plaire,
Goûtez mieux le plaisir d'aimer.
Ecartez ce peuple perfide,
Ces petits insectes titrés,
Qui, de leur figure enivrés,
Chez vous, d'une course rapide,
Apportent dans des chars dorés
Des sens flétris, une âme vide
Et de grands noms déshonorés.

DESMAHIS.

A LAIS

Avec Laïs veut-on savoir
Le prix que coûte une entrevue?
Il faut bien payer pour l'avoir.
Et plus encor pour l'avoir eue.

MASSON DE MORVILLIERS.

A PERRAULT

(*qui de médecin s'était fait architecte*).

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin
Laissant de Galien la science infertile
D'ignorant médecin devint maçon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein.
Perrault, ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin
Mais non pas habile architecte.

BOILEAU.

A IRIS

Iris, vous connaîtrez un jour
Le tort que vous faites.
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

FÉNELON.

A UNE DÉVOTE UN PEU TENDRE

N'écoutez qu'une passion :
Deux ensemble, c'est raillerie.
Souffrez moins la galanterie,
Ou quittez la dévotion...
Tout le monde se met en peine
De vous voir toujours incertaine,
Sans savoir à quoi vous borner.
Vous finirez comme une sotte :
Vous ne serez jamais dévote,
Vous ne pourrez jamais aimer.

SAINT-PAVIN.

A UNE COQUETTE

Le changement vous est si doux,
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.
Celui qui vous peut arrêter
A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

LE MÊME.

A FURETIERE

(Il avait plaisanté La Fontaine de ce qu'il confondait bois de grume et bois de marmanteau ; à quelques jours de là un sieur de Guilleragues, pour payer Furetière d'une satire, lui faisait administrer une volée de coups de bâton.)

Toi, qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours et sur toute matière,
Quand de tes chicanes outré
Guilleragues t'eut rencontré,
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau
Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume
Ou bois de marmanteau ?

LA FONTAINE.

SUR LA LOUANGE

Celui qui, sans discernement,
Adresse à tout venant les louanges qu'il donne
Fait grand tort à son jugement
Et ne fait honneur à personne.

PAVILLON.

A IRIS

Vieille Iris, un homme à carrosse
Vous marque de l'empressement :
Vous croyez qu'il vise à la noce,
Il ne vise qu'au testament.
Il croit que votre dernière heure
Va le nantir de votre bien :
Mais si vous voulez qu'il vous pleure,
En mourant ne lui donnez rien.

SÉNÉCÉ.

CONTRE NINON

(qui à cela, répondit qu'elle eût mieux aimé, en tous cas, coucher avec Platon qu'avec Chapelle).

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si parfois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir vécu
Avec ce grand personnage.

CHAPELLE.

CONTRE JOB AUTREFOIS...

Contre Job autrefois le démon révolté
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé ;
Mais pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit ?... Il lui laissa sa femme.

Mlle DE SCUDÉRY.

CONTRE SCARRON

(qu'on visitait beaucoup, à cause de sa femme appelée à devenir Mme de Maintenon).

Vois sur quoi ton erreur se fonde,
Scarron, de croire que le monde
Te va voir pour ton entretien.
Quoi ! ne vois-tu pas, grosse bête,
Si tu grattais un peu ta tête,
Que tu le devinerais bien.

BOILEAU.

A CHARLES PERRAULT

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

LE MÊME

A UNE FEMME

Donzelle à l'estomac infect,
Très fameuse entre les infâmes,
On dit que vous faites aux femmes
Ce que les hommes vous ont fait.

SCARRON

A UNE FEMME D'ESPRIT TORDU

Je vous ai prise pour une autre,
Dieu garde tout homme de bien
D'un esprit fait comme le vôtre
Et d'un corps fait comme le mien.

LE MÊME.

CONTRE HENRI GANELON

L'unique moyen qui vous reste
Pour plaire au peuple, qui déteste
Et votre vie et vos forfaits,
C'est de vous faire bientôt pendre.
Je veux bien en faire les frais
Ne dût-on jamais me le rendre

LE MÊME.

CONTRE LE MÊME

Que les corbeaux et les corneilles,
Sur votre corps feront merveilles,
Quand le soleil l'aura bien cuit !

Il n'est point d'arbre dans la France
Qui porte de si plaisant fruit
Que fera lors cette Potence. .

LE MÊME.

A DAME ASTATOT

Dame Astatôt, je te hais tant,
Et d'une haine enracinée,
Qu'encor que je sois mal content
De ma chienne de destinée,
Je voudrais bien vivre cent ans
Afin de te haïr longtemps.

LE MÊME.

LE MONDE

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée :
Mais nous payons, utiles spectateurs ;
Et quand la farce est mal représentée
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

J.-B. ROUSSEAU.

QUAND POUR RAVOIR...

Quand, pour ravoir son épouse Eurydice
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourments divers.
On admirait, bien plus que ses concerts,

D'un tel amour la bizarre saillie ;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.

LE MÊME.

QUI VOUS AIMANT...

Qui vous aimant, ô fantasque beauté,
Veut obtenir amitié réciproque,
Y parviendra par mépris affecté,
Mieux que par soins, ni gracieux colloque :
Car je connais votre cœur équivoque ;
Respect le cabre, amour ne l'adoucit ;
Et ressemblez à l'œuf cuit dans la coque :
Plus on l'échauffe, et plus se rendurcit.

LE MÊME.

CE PAUVRE ÉPOUX

Ce pauvre époux me fait grande pitié !
Incessamment son diable le promène.
Au moindre mot que nous dit sa moitié,
Il se tourmente, il sue, il se démène.
Fait-elle un pas ? le voilà hors d'haleine :
Il cherche, il rôde, il court de çà, de là.
Eh ! mon ami, ne prends point tant de peine :
Tu serais bien dupé sans tout cela.

LE MÊME.

J'AI DEPUIS PEU...

J'ai depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru si modeste en son air,
Si bien en point, si discrète, si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,

Bref, si parfaite et d'esprit et de chair,
Que si le ciel m'en donnait trois de même,
J'en rendrais deux au grand diable d'enfer,
Pour l'engager à prendre la troisième.

LE MÊME.

L'HOMME CRÉÉ...

L'homme créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle,
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit : « Ah ! la voilà ! c'est elle ! »
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

LE MÊME.

A UN AVOCAT

On m'a volé ; j'en demande raison
A mon voisin ; et je l'ai mis en cause
Pour trois chevreaux, et non pour autre chose.
Il ne s'agit de fer, ni de poison ;
Et toi, tu viens, d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre punique,
Et d'Annibal et de nos vieux héros,
Des triumvirs, de leurs combats funestes.
Eh ! laisse là tes grands mots, tes grands gestes ;
Ami, de grâce, un mot de mes chevreaux.

LA HARPE.

A UN ABBÉ

qui aimait les lettres, et un peu trop mes livres.

Non, tu n'es pas de ces Abbés ignares
Qui n'ont jamais rien lu que le Missel :
Des bons Ecrits tu savoures le sel,
Et te connais en livres beaux et rares.

Trop bien le sais ! car, lorsqu'à pas de loup
Tu viens chez moi feuilleter coup sur coup
Mes Elzevirs, ils craignent ton approche.
Dans ta mémoire il en reste beaucoup ;
Beaucoup aussi te restent dans la poche.

LE BRUN.

CONTRE LA TOURAILLE

Sais-tu pourquoi La Touraille,
Quand il est à babiller,
Quelquefois s'ennuie et bâille ?
C'est qu'il s'écoute parler.

LE MÊME.

LE FACHEUX

O la maudite Compagnie
Que celle de certains fâcheux
Dont la nullité vous ennuie !
On n'est pas seul, on n'est pas deux.

LE MÊME.

A CHLORIS

(*dont l'haleine était fâcheuse*).

Oui, vous avez, Chloris, les traits de Vénus même ;
Oui, de vos yeux le charme est triomphant ;
Vos yeux ordonnent qu'on vous aime,
Mais votre bouche le défend.

LE MÊME.

A UNE JOLIE FEMME
(un peu bossue).

Au conseil d'un ami, Chloé, sois attentive :
Fais qu'Amour te précède, et jamais ne te suive.

LE MÊME.

LE CŒUR

Le cœur est tout, disent les femmes,
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur.
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du cœur ?

DE BOUFFLERS.

LA VÉRITÉ

La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers ;
La vérité plaît moins quand elle est toute nue,
Et c'est la seule vierge, en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

LE MÊME.

LA FEMME DE BIEN

Dans mes adieux je ne dis rien
A toutes les femmes de bien ;
Ce n'est point oubli, point rancune,
Ni que j'en fasse peu de cas ;
Sur elles mon seul embarras,
C'est que je n'en connais aucune.

X

EPIGRAMMES POLITIQUES

CONTRE MAILLARD

(*lieutenant criminel de la prévôté de Paris, qui mena au gibet Semblançay, surintendant des finances, accusé injustement de malversations*).

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre,
A votre advis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
Maillard semblait l'homme qui mort va prendre;
Et Semblançay fut si ferme vieillard
Que l'on cuidait, pour vrai, qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

CLÉMENT MAROT.

CONTRE LES MIGNONS DE HENRI III

(*tués en duel*).

Antrague et ses compagnons
Ont bien étrillé les mignons;
Chacun dit que c'est bien dommage,
Qu'il n'y en est mort davantage.

X.

POUR LES MEMES

Seigneur, reçois en ton giron
Schomberg, Quelus et Maugiron.

X.

IL FAUT FLATTER...

Il faut flatter, mentir, rompre sa foi,
Faire une ligue à l'encontre son Roy,
Voler, piller, n'observer droit, ni lois
En ce dur temps, qui veut avoir de quoy.

SATIRE MÉNIPPÉE.

QUI GARDE LA PLACE...

Qui garde la place d'autruy
Sçachant qu'elle est propre pour luy
N'est-il pas fol de s'en démettre :
Chascun donc garde ce qu'il a
Et chantons ré, my, fa, sol, la,
Chacun dit que c'est bien dommage,
Moins vaut estre valet que maistre.

LA MÉNIPPÉE.

MESSIEURS GARDEZ...

Messieurs gardez que l'on s'accorde
Sans vous en demander advis,
Car après, sans miséricorde,
Pourriez bien au bout d'une corde,
Faire la mouë à vos amis.

LA MÉNIPPÉE.

SUR LA HARANGUE QUE LE CARDINAL DE PELVÉ FIT AUX ÉTATS DE PARIS

Les frères ignorants ont eu grande raison
De vous faire leur chef, monsieur l'illustrissime.
Car ceux qui ont ouï votre belle oraison,
Vous ont bien reconnu pour l'ignorantissime.

LA MÉNIPPÉE.

A MONSIEUR LE LIEUTENANT

(*sur la prise de la Pelade*).

La Pelade vous avez prise,
Par la brêche que vous sçavez :
Gardez-la, puis que vous l'avez :
Monsieur, elle est de bonne prise,

LA MÉNIPPÉE.

DE DEUX CHEVAUX

(*tués en allant voir le duc de Parme*).

Un certain Président, Triboulet surnommé,
Suivit monsieur Roland, échevin renommé,
Pour saluer le duc de Parme et de Plaisance :
Il avait, deux chevaux, meilleurs français que lui,
Qui contraints d'y aller, en ont eu tant d'ennui,
Que tous deux, en deux jours, sont morts de déplaisance.

LA MÉNIPPÉE.

DE L'ÉLECTION DU DUC DE GUISE

La ligue se trouvant camuse,
Lors les ligueurs bien étonnés,
Se sont avisés d'une ruse :
C'est de se faire un roi sans nez.

LA MÉNIPPÉE.

POUR LE DUC DE GUISE

(*En réponse.*)

Le petit Guisard fait la nique
A tous nos quatrains et sonnets :
Car étant camus et punais,
Il ne sent point quand on le pique.

LA MÉNIPPÉE.

DU ROY

(*Sur sa trop grande clémence.*)

C'était jadis vertu à un roi magnanime
Faire grâce et pardon aux plus grands ennemis :
Mais depuis que César à mort fut ainsi mis,
De vertu que c'était, c'est maintenant un crime.

LA MÉNIPPÉE.

A PROPOS DES FAVEURS D'ANNE D'AUTRICHE

(*qui, de Bellegarde, s'en étaient allées à Buckingham*).

L'astre de Roger
Ne luit plus au Louvre ;
Chacun le découvre
Et dit qu'un berger
Arrivé de Douvre
L'a fait déloger.

VOITURE.

A MADAME PHILIS DE COMBALET

(*qu'on accusait d'avoir eu quatre enfants du Cardinal de Richelieu*).

Philis, pour soulager sa peine,
Hier se plaignait à la reine
Que Brezé disait hautement
Qu'elle avait quatre fils d'Armand.
Mais la reine, d'un air fort doux,
Lui dit : — Philis, consolez-vous ;
Chacun sait que Brezé ne se plaît qu'à médire ;
Ceux qui pour vous ont le moins d'amitié
Lui feront trop d'honneur, de tout ce qu'il peut dire,
De ne croire que la moitié.

Duchesse DE BOUILLON.

La Belle Jardinière
(Madame de Pompadour).

Portrait peint par Vanloo, gravé par Anselin.

(Communiqué par la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts).

ILS S'EN VONT...

(*Les mousquetaires, dont était Cyrano, quittaient Paris sous la pression de la Fronde, laissant messieurs les bourgeois souverains, pour quelque temps, du Louvre et de la Reine.*)

Ils s'en vont les nobles François
Qui portent la cape et l'épée.
Courage, messieurs les bourgeois,
Vous serez les maîtres, six mois,
De la cage et de la poupée.

CYRANO DE BERGERAC.

CONTRE RICHELIEU

(*En façon de Rondeau.*)

Il est passé, il a plié bagage,
Le cardinal, dont c'est bien grand dommage
Pour sa maison : c'est comme je l'entends ;
Car pour autrui, maints hommes sont contents,
En bonne foi, de n'en voir que l'image.
Il fut soigneux d'enrichir son lignage
Par dons, par vols, par fraude et mariage ;
Mais aujourd'hui ce n'en est plus le temps :
Il est passé.

Or parlerons sans crainte d'être en cage ;
Il est en plomb l'éminent personnage
Qui de nos maux a ri plus de vingt ans
Le roi de bronze en eut le passe-temps,
Quand sur le pont, avec son attelage,
Il est passé.

MIRON.

CONTRE QUATRE PAPES,

(*ennemis de la France*).

Paule, Léon, Jules, Clément,
Ont mis notre France en tourment.
Jules, Clément, Léon et Paule
Ont pertroublé toute la Gaule.
Paule, Clément, Léon et Jules
Ont beaucoup gagné par leurs bulles.
Jules, Clément, Paule, Léon
Ont fait de maux un million.

X.

A LA BOISSIÈRE

(*L'exempt qui devait la mener à la tour de Loches, et à qui elle échappa, en prenant des habits d'homme*).

— La Boissière, dis-moi :
Suis-je pas bien en homme?
— Vous chevauchez, ma foi!
Mieux que tant que nous sommes.
Parmi les hallebardes
Elle est
Au régiment des gardes,
Comme un cadet.

Duchesse DE CHEVREUSE.

CONTRE COLIGNY

(*qui, vaincu dans un duel avec le duc de Guise, avait demandé la vie*).

Essuyez vos beaux yeux,
Madame de Longueville,
Essuyez vos beaux yeux :
Coligny se porte mieux.

S'il a demandé la vie,
Ne l'en blâmez nullement ;
Car c'est pour être votre amant
Qu'il veut vivre éternellement.

X.

CONTRE L'AMIRAL DE COLIGNY

(*dont on avait été pendre le corps, à Montfaucon*).

Celui qui désirait la France
Seigneurier, en son désir feslon,
Est possesseur, ô divine vengeance
Du plus haut lieu qui soit à Montfaucon.

X.

CONTRE MADAME DE MAINTENON

David à l'amour succomba,
Salomon devint idolâtre,
Pour Omphale Hercule fila,
Antoine aima trop Cléopâtre ;
Mais les maîtresses de ces grands
N'avaient pas soixante et quinze ans.

Cardinal DUBOIS.

SUR LES MALHEURS DU TEMPS

Le pain blanc s'achète à grands frais,
Le bon vin ne se trouve guère,
Et l'argent qui sert à tout faire
Devient plus rare que jamais.
Amis, plaignons nos infortunes,
La guerre cause nos besoins,
Les femmes seulement aujourd'hui sont communes ;
C'est ce dont on use le moins.

Le duc DE CHARTRES.

DU PRINCE DE CONDÉ

(à propos de ses préparatifs de bataille, lors de sa rupture avec son frère le prince de Conti).

Condé, quelle sera ta gloire
Quand tu gagneras la victoire
Sur l'officier et le marchand?
Tu vas faire dire à ta mère :
« Ah! que mon grand fils est méchant!
Il a battu son petit frère. »

AU COMTE D'HARCOURT,

(qui le transférait prisonnier, de Marcoussis au Havre).

Cet homme gros et court,
Si connu dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt
Tout rayonnant de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant,
Est maintenant,
Recors de Jules Mazarin.

Prince DE CONDÉ.

A MAZARIN

(qui avait comparé dédaigneusement le parlement à ces méchants écoliers, qui frondent *dans les fossés de Paris. Au matin d'une journée de barricades).*

Un vent de Fronde
A soufflé ce matin;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de Fronde
A soufflé ce matin.

Le conseiller BARILLON.

AUX FRONDEURS

Le brave monsieur de Bouillon
Est incommodé de la goutte ;
Il est hardi comme un lion,
Le brave monsieur Bouillon.
Mais s'il faut rompre un bataillon
Ou mettre le prince en déroute,
Ce brave monsieur Bouillon
Est incommodé de la goutte.

X.

AUX FRONDEURS

(*En façon de Triolet.*)

Il faut désormais filer doux
Il faut crier miséricorde !
Frondeurs, vous n'êtes que des fous :
Il faut désormais filer doux !
C'est mauvais présage pour vous
Qu'une fronde n'est qu'une corde :
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.

SCARRON.

CONTRE VILLEROI

(*fait prisonnier dans Crémone*).

Palsambleu ! La nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal !
Nous avons recouvré Crémone
Et perdu notre général.

X

DANS LE PALATINAT

A la barbe des ennemis,
Villars s'est emparé des lignes ;
S'il vient à s'emparer des vignes
Voilà les Allemands soumis.

X.

CONTRE LOUIS XV

(*à propos des filles du marquis de Nesle qui, toutes cinq, étaient recherchées par le roi Louis XV*).

De sœur en sœur le fils d'Alcmène
Courant jadis le pretentaine,
Toutes lui livraient leurs appas.
Il exploita la cinquantaine.
Louis le suit à petits pas...
Il n'est encore qu'à la troisième.

X.

CONTRE LA POMPADOUR

Une petite bourgeoise
Elevée à la grivoise,
Mesurant tout à sa toise,
Fait de la cour un taudis ;
Le Roi malgré son scrupule
Pour elle fortement brûle.
Cette flamme ridicule
Excite dans tout Paris
Les ris ! les ris ! les ris !

FRÉDÉRIC II, *Roi de Prusse.*

CONTRE LE ROI DE PRUSSE

(*En réponse.*)

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts dans la Germanie
Devait rallumer le flambeau.
Epoux, fils, frère coupable,
C'est celui qu'un père équitable
Voulut étouffer au berceau.
Jusques-là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature et des amours.
Peux-tu juger la tendresse,
Toi qui n'en connus l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours !

Marquise DE POMPADOUR.

SUR LA DÉROUTE DE ROSBACH

(*C'est Soubise qui parle*).

Mardi, mercredi, jeudi
Sont trois jours de la semaine :
Je m'assemblai le mardi ;
Mercredi je fus en plaine ;
Je fus battu le jeudi.
Mardi, mercredi, jeudi
Sont trois jours de la semaine.

X.

CONTRE Mme DE POMPADOUR

(*qui après la défaite de Rosbach cherchait à excuser Soubise*).

En vain vous vous flattez, obligeante marquise,
De mettre en beaux draps blancs le maréchal Soubise.
Vous ne pouvez laver, à force de crédit,
La tache qu'à son front imprime sa disgrâce,

Et, quoi que votre faveur fasse,
En tous temps on dira ce qu'à présent l'on dit :
« Que si Pompadour le blanchit,
Le roi de Prusse le repasse ».

X.

A PROPOS DU MAL DE NAPLES

Quand les Français à tête folle
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gêne, et Naple, et la V...
Puis ils furent chassés partout,
Et Gêne et Naple, on leur ôta
Mais ils ne perdirent pas tout
Car la V... leur resta.

VOLTAIRE.

PRIÈRE A SAINT-ROCH

(*pour l'implorer, dans le malheur des temps*).

Accablé de malheur, menacé de la peste,
Grand saint Roch, notre unique bien,
Ecoutez un peuple chrétien :
Venez nous secourir, soyez notre soutien,
Nous ne craindrons rien de funeste.
Ah ! détournez de nous la colère céleste !
Mais n'amenez pas votre chien,
Nous n'avons pas de pain de reste.

LE MÊME

CONTRE LAW

Qui l'aurait cru ? miracle étrange !
Aujourd'hui, par les soins de Las,
Comme dans les mains de Midas,
Dans nos mains tout en or se change !

Que chacun prenne garde à soi :
Après avoir chanté merveilles,
Il pourrait bien comme à ce roi
Nous venir de grandes oreilles.

LE MÊME.

CONTRE SEIFFER

(médecin, Saxon d'origine).

Ce gros Seiffer, dont les yeux, dont la voix,
Respirent sang, rage, audace et bassesse
N'est si balourd que son grossier patois.
Du dur vandale admirez la finesse !...
Pour mieux remplir son emploi d'assassin,
Il a, de plus, étant jà médecin,
De patriote acquis brevets et bulles.
Par là, dit-il, nul ne peut m'échapper,
Malade ou sain mes poignards vont frapper
Tous ceux qu'auraient épargné mes pilules.

A. CHENIER.

A L'EXEMPT

(qui exigeait d'elle la promesse de ne jamais retourner en Prusse).

Malgré mon goût pour les voyages,
Je promets avec grand plaisir
D'éviter, et même de fuir,
Ce royaume dont les usages
N'invitent pas à revenir.

Mme DE GENLIS.

ÉPIGRAMMES LITTÉRAIRES

A UN IMPORTUN

Tu te plains, ami, grandement
Qu'en mes vers j'ai loué Clément,
Et que je n'ai rien dit de toi ;
Comment veux-tu que je m'amuse
A louer ni toi ni ta muse ?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

JUGEMENT DES ŒUVRES D'AUTRUI

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vôtres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites ?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

DE GOMBAULD.

A UN AUTEUR OBSCUR

Ce que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles ;
Tes discours sont une nuit
Veuve de lune et d'étoiles.

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire rhétorique,
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

MAYNARD.

A BOILEAU

(*qui, à table, venait de s'égayer jusqu'à faire, entre deux vins, un petit quatrain contre Chapelle*).

Qu'avec plaisir de ton haut style
Je te vois descendre au quatrain !
Bon Dieu ! que j'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,
Quand, renversant ta cruche à huile
Je te mis le verre à la main !

CHAPELLE.

L'ANTIQUITÉ

Dis-je quelque chose assez belle,
L'Antiquité toute en cervelle
Me dit : je l'ai dit avant toi.
C'est une plaisante donzelle :
Que ne venait-elle après moi ?
J'aurais dit la chose avant elle.

Le Chevalier DE CAILLY.

AUX ÉTYMOLOGISTES

Alphana vient d'*équus* sans doute ;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

LE MÊME.

SUR UN MAUVAIS POÈTE, QUI VENDAIT BIEN SES ŒUVRES

(*En manière de Triolet*).

Pindare était homme d'esprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit
Pindare était homme d'esprit.

A qui jamais rien n'y comprit
Il sut bien vendre ses ouvrages.
Pindare était homme d'esprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?

LAMONNAIE.

A L'ABBÉ COTTIN

(*qui introduisit l'Enigme dans la littérature française*).

Que vos énigmes sont bien faites !
Que le fond en est neuf ! que le tour en est fin !
Dans ce genre sublime où s'exerça Cottin
Vous êtes à mon gré le premier des poètes ;
Enfin vous agencez une Enigme si bien,
Qu'on n'y saurait deviner rien.

X.

A SCUDÉRI

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens.
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

BOILEAU.

A CHAPELAIN

(qui reprochait à Puimorin de ne savoir pas lire).

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer?
Hélas! pour mes péchés, je ne sais que trop lire,
Depuis que tu fais imprimer.

BOILEAU.

A MARMONTEL

(qui se vantait d'avoir le secret de faire, s'il le voulait, des vers comme Racine).

Ce Marmontel si lent, si lourd
Qui ne parle pas mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à si triste mine
Et de ridicules bardé
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine;
Jamais secret vraiment ne fut si bien gardé.

L'abbé ARNAUD.

A MÉNAGE

(contre les Anagrammes).

J'aime mieux sans comparaison,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une anagramme.
Cet exercice monacal,
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée :
Et sur Parnasse nous tenons,
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

COLLETET.

A PROPOS DE MADAME COLLETET

(qui s'attribuait les vers de son mari).

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

LA FONTAINE.

CONTRE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme ;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième, on fait asseoir notre homme :
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme ;
Plus n'en avez prose ni madrigal.
Au bel esprit le fauteuil est, en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

PIRON.

CONTRE LE COMTE DE CLERMONT
PRINCE DU SANG

(élu à l'Académie).

Trente-neuf joints à zéro,
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante ;
D'où je conclus, troupe savante,
Qu'ayant à vos côtés admis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

ROI.

CONTRE LE DUC DE DURAS

(candidat à l'Académie).

Duras invoquait à la fois
Le dieu des vers et le dieu de la guerre :
Il réclamait le prix de ses vaillants exploits
Et de son savoir littéraire.
Tous deux, par un suffrage égal,
Ont satisfait sa noble envie :
Phébus lui dit : Je te fais maréchal ;
Mars lui donna place à l'Académie.

CONTRE LA BRUYÈRE

Quand la Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro !
Pour faire un nombre de quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?

SUARD.

A PROPOS DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

Depuis six mois sur l'F on travaille,
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit tu vivras jusqu'au G.

BOISROBERT.

A PROPOS DU GAZON

(que M. d'Angiviller venait de faire semer devant le palais de l'Académie, alors au Louvre).

Des favoris de la muse française
D'Angiviller tient le sort assuré,
Devant leur porte il a fait mettre un pré
Où désormais ils pourront paître à l'aise.

X.

LA CONDAMINE A L'ACADÉMIE

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd, tant mieux pour lui ;
Mais non muet, tant pis pour elle.

LA CONDAMINE.

CONTRE DE CHASTELLUX

A Chastellux la place académique !
Qu'a-t-il donc fait ? — Un livre bien conçu.
— Vous l'appelez ? — *Félicité publique.*
— Le public fut heureux, car il n'en a rien su.

X.

CONTRE SEDAINE

Amis, Apollon nous menace
De faire aplanir le Parnasse ;
Dès demain il doit le saper,
Et si plat il saura le rendre,
Que Sedaine y pourra grimper,
Et qu'il nous y faudra descendre.

X.

CONTRE LA CHAPELLE

(*auteur des* Amours de Catulle).

Celui qui si maussadement
Fit parler Catulle et Lesbie,
N'est point cet aimable génie
Qui fit le voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.

X.

CONTRE DANCHET

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie,
Comme on gagne le Paradis.

VOLTAIRE.

CONTRE CAMPISTRON

(*auteur de la tragédie d'*Hercule).

A force de forger, on devient forgeron,
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron,
Au lieu d'avancer, il recule.
Voyez *Hercule*.

X.

CONTRE URBAIN DOMERGUE

Ce pauvre Urbain que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,
Joint l'esprit de la syntaxe
Aux grâces du rudiment.

LE BRUN.

CONTRE BAOUR-LORMIAN

Rien n'est si lent, si lourd
Que monsieur Lormian-Balourd.
Rien n'est si lourd, si lent
Que monsieur Balourd-Lormian.

LE MÊME.

CONTRE CHABANON

(*dont le seul titre était... de jouer du violon*).

A Foncemagne on veut, dit-on,
Pour le fauteuil soporifique,
Faire succéder Chabanon.
Mais son mérite académique?
— Aucun. Il est grand violon;
Dans le sein de la compagnie,
Manquant d'accord et d'unisson
Il rétablira l'harmonie.

X.

CONTRE LA HARPE

C'est ce petit rimeur de tant d'orgueil enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique.

GILBERT.

CONTRE LE MÊME

Quoi, grand Dieu! Laharpe veut être
Du doux Moncrif le successeur?
Favoris d'Apollon, songez à votre honneur.
Voudriez-vous qu'ont prît le Louvre pour Bicêtre?

BACHAUMONT.

AU FAUTEUIL DE DEVAINE

Je suis accablé par les ans,
La vieillesse a glacé ma veine;
Mais faut-il donc tant de talents
Pour remplacer monsieur Devaine.

X.

CONTRE FLORIAN

Ecrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit ;
Il a la croix pour son esprit,
Et le fauteuil pour son courage.

RIVAROL.

A MORFONTAINE

Mon pauvre Morfontaine,
Dis à quelle fontaine
Tu puises tes couplets,
Pour n'y puiser jamais.

DE BOUFFLERS.

A MICHAUD

(*son rival à l'Académie*).

Au fauteuil de Ducis on veut porter Michaud :
Ma foi ! pour l'y placer, il faut un ami chaud.

CAMPENON.

A CAMPENON

(*en réponse*).

Au fauteuil de Ducis aspire Campenon :
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe ?... Non !

MICHAUD.

DÉCALOGUE DU DIEU DU GOUT

Au dieu du goût immoleras
Tous les écrits de *Pompignan*.

Chaque jour tu déchireras
Trois feuillets de l'abbé *le Blanc*.

De *Montesquieu* ne médiras,
Ni de *Voltaire* aucunement.

L'ami des sots point ne seras
De fait ni de consentement.

La *Dunciade* tu liras
Tous les matins dévotement.

Marmontel le soir tu prendras
Afin de dormir longuement.

Diderot tu n'achèteras
Si ne veux perdre ton argent.

Dorat en tous lieux honniras
Et *Colardeau* pareillement.

Lemierre aussi tu siffleras
A tout le moins une fois l'an.

L'ami *Fréron* n'applaudiras
Qu'à l'*Ecossaise* seulement.

BACHAUMONT.

CONTRE LEBRUN-TOSSA

C'est un sot que Lebrun-Tossa ?
— Hélas ! oui ; mais le pauvre hère
Se fâche quand on lui dit ça.
— Il est donc toujours en colère ?

X.

CONTRE MADAME DU BOCCAGE

(*auteur d'un* Paradis perdu.)

Sur cet écrit, charmante du Boccage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

ANTOINE YART.

CONTRE LA MOTTE

(*qui, sans savoir un mot de grec, avait voulu, pour l'améliorer, réduire l'*Iliade *en douze chants*).

Le traducteur, qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abréger;
Mais par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
« Eh! finissez, rimeur à la douzaine!
« Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Ami lecteur, vous voilà bien en peine,
Rendons-les courts en ne les lisant point.

J.-J ROUSSEAU.

AU SIEUR LA BLETTERIE

(*traducteur de Tacite*).

On dit que ce nouveau Tacite
Aurait dû garder le *tacet;*
Ennuyer ainsi, *non licet,*
Ce petit pédant prestolet
Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet,*
A ce translateur de Tacite.

VOLTAIRE.

PETITS AUTEURS...

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer ; et l'y trouvez très bien !
Nous, au rebours nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

J.-B. Rousseau.

LE VRAI POÈTE

Tout vrai poète est semblable à l'abeille :
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la nature au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

Le même.

CONTRE MONTFORT

Dans une troupe avec choix ramassée,
On produisit certains vers languissants :
Chacun les lut, on en dit sa pensée ;
Mais sur l'auteur on était en suspens,
Lorsque Montfort présenta son visage :
Et l'embarras fut terminé d'abord :
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

Le même.

RIME ET RAISON

Houdart n'en veut qu'à la raison sublime
Qui, dans Homère, enchante les lecteurs :
Mais Arouet veut encore de la rime
Désabuser le peuple des auteurs.
Ces deux rivaux, érigés en docteurs,
De poésie ont fait un nouveau code ;
Et, bannissant toute règle incommode,
Vont produisant ouvrages à foison,
Où nous voyons que, pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

LE MÊME.

CONTRE GACON

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte :
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours ; et, nouvel Erostrate,
A prix d'honneur, tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes vers, malgré la conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré,
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré.

LE MÊME.

CONTRE GACON ET PERSON

Gacon, rimailleur subalterne
Vante Person le barbouilleur ;
Et Person, peintre de taverne,
Prône Gacon le rimailleur.
Or, en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages :

JUPITER ET L'AMOUR
par Le Barbier.
(Gravure de N. Thomas).

Car sans Gacon et ses ouvrages,
Qui jamais eût vanté Person?
Et sans Person et ses suffrages
Qui jamais eût prôné Gacon?

LE MÊME.

CONTRE GACON

(*qui avait composé une ode à la louange de Catinat*).

O Catinat ! quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi !
Mieux te vaudrait perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras, ainsi que je prévois,
Par cet écrit. Et n'y sais, à vrai dire,
Remède aucun, sinon que contre toi
Le même auteur écrive une satire.

J.-B. Rousseau.

CONTRE ROUSSEAU

(*En réponse*).

Je conviens, Catinat, qu'en louant ta victoire,
J'ai pu faire des vers peu dignes de ta gloire ;
Mais si Rousseau te déchirait
(Car quelle est la vertu qui n'ait senti le trait
De la rage qui le dévore ?),
La chose autrement tournerait ;
Ma louange te déshonore
Sa satire t'honererait.

Gacon.

CONTRE FRÉRON

(*à propos de l'abbé de la Coste, mort aux galères*).

La Coste est mort !... Il vaque dans Toulon
Par ce trépas un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

Voltaire.

CONTRE LE MÊME

L'autre jour au fond d'un vallon
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?...
Ce fut le serpent qui creva.

LE MÊME.

CONTRE LE FRANC

(*attribué aussi à Piron*).

Savez-vous pourquoi Jérémie
Se lamenta toute sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

LE MÊME.

CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES

Cet écrivain si fécond en libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail;
Sur le Parnasse entre les neuf pucelles
Il s'est planté comme un épouvantail :

Que fait le bouc en si joli bercail?
Y plairait-il? Chercherait-il à plaire?
Non, c'est l'ennuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

PIRON.

CONTRE VOLTAIRE

(devenu d'une maigreur extrême, dans son âge avancé).

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La Mort tarde à frapper ferme,
De peur d'ébrécher sa faux.

LE MÊME.

CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES

« Eh ! supprime tes sots écrits
Et ces libelles par centaines,
Dont ta plume infecte Paris ! »
Disait un sage à Desfontaines.
« — Oui, bien qui pourrait, c'est mon pain,
Si faut-il que je vive enfin !
Répond l'effronté personnage.
— Que tu vives ! en vérité,
Ni moi, ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité. »

LE MÊME.

A MÉNARD

Ménard qui fit des vers si bons
Eut du laurier pour récompense :
O siècle maudit, quand j'y pense,
On en fait autant aux jambons !

LE MÊME.

CONTRE LEMIÈRE

(Pour les gens qui ont la prononciation difficile).

Prenez les vers du dur et rocailleux Lemière,
Dont, en passant j'imite la manière ;

Lisez, relisez-les, le tout assidûment ;
Et si votre langue vous gêne,
Ils vous feront, par son mouvement,
L'office des cailloux que mâchait Démosthène.

X.

CONTRE LA HARPE

(*qui donnait une représentation de son* Coriolan *au profit des pauvres*).

Pour les pauvres, la comédie
Donne une pauvre tragédie ;
C'est bien le cas, en vérité,
De l'applaudir par charité.

X.

CONTRE DORAT

(*auteur d'une ode très longue qui saluait le Nouveau Règne*).

Du roi qui nous promet un nouvel âge d'or
Que le flambeau de longtemps ne s'éteigne !
Puissent, mon cher Dorat, ces jours d'un nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encore !

RULHIÈRE.

CONTRE MONSIEUR DE PEZAY

(*qui venait de prendre le titre de Marquis*).

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure :
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poète et marquis.

SOPHIE ARNOULT.

A DORAT

(*qui menaçait de tuer quiconque critiquerait ses vers*).

Dorat voudrait tuer, du moins on le répète.
Tous ceux pour qui ses vers sont moins beaux que pour lui.
Fais-nous grâce du glaive, ô spadassin poète !
N'est-ce pas assez de l'ennui ?

LA HARPE.

CONRTE FANNY DE BEAUHARNAIS

Dorat n'est plus. Savez-vous ce qu'on dit ?
Que Beauharnais en a perdu l'esprit..

LEBRUN.

CONTRE LA HARPE

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie :
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie !
Mais à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement raidir ses petits bras,
Pour étouffer si haute renommée.

LEBRUN.

DÉFENSE DE LA HARPE

Non, la Harpe au Serpent n'a jamais ressemblé ;
Le serpent siffle, et La Harpe est sifflé.

LE BRUN.

L'ASPIC

Au beau drame de Cléopâtre
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
Sifflaient et parterre et théâtre,
Et le souffleur, oyant cela,
Croyant encor souffler, siffla.

LE MÊME.

A GRÉTRY

(*dont la Cour avait sifflé le* Jugement de Midas).

La Cour a dénigré tes chants
Dont Paris a dit des merveilles.
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

VOLTAIRE.

CONTRE CHAMPCENET

(*qui s'était attribué des vers de Le Brun*).

Cléon aime les vers et même un peu les miens.
Car il les prend. Jamais !... je ne prendrai les siens.

LE MÊME.

A ***

(*qui exaltait les épigrammes de l'auteur dans le but de déprécier ses odes*).

Dans l'Epigramme au moins j'ai su te plaire ;
Là je suis bon ; tu le dis, je le crois ;
Je n'ai pourtant jamais parlé de toi :
O mon ami ! la meilleure est à faire.

LE MÊME.

CONTRE LA HARPE

N'estimer rien n'est pas un crime
Et La Harpe le prouve bien ;
Car on sait qu'il n'estime rien,
Non, rien, même quand il s'estime.

LE MÊME.

SUR UN RECUEIL DE VERS EN ALMANACH

Tout poète agnelet à chaque vers qu'il bêle,
Dans ce recueil bénin est constamment loué.
Tel almanach est l'arche de Noé :
Bêtes et gens s'y trouvent pêle-mêle.

LE MÊME.

SUR LE POÈME « LA PEINTURE » DE M. WATTELET

Oui, le bon sens à ton ouvrage
Peut donner un juste suffrage :
Tous les préceptes y sont clairs ;
Mais le goût a droit de se plaindre,
De ce qu'enseignant l'art de peindre,
Tu ne peins jamais dans tes vers.

LE MÊME.

SUR UNE DAME POÈTE

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

LE BRUN.

LE POÈTE VOLÉ

On vient de me voler... — Que je plains ton malheur !
— Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur !

LE MÊME.

SUR UNE PAIX FALLACIEUSE

(offerte par une femme poète).

La douce paix que j'eusse idolâtrée
Fuit donc le Pinde ainsi que l'univers !
Zulmé me l'offre en vain : elle serait plâtrée,
Comme son visage et ses vers.

LE MÊME.

A PROPOS DES « BAISERS » DE DORAT

(qui se vendaient un louis).

Quoi pour vingt baisers sans tendresse
Prendre un louis ? y penses-tu !
Eh ! mon ami, pour un écu
J'en aurais cent de ta maîtresse.

LA HARPE.

PETITS CONTES EN VERS

assimilés aux Epigrammes

LE JUGEMENT

Dans une officialité,
Ces jours passés une soubrette,
Passablement belle et bien faite,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force,
Qu'il fallait ou le pendre, ou qu'il fût son mari.
— Et comment, dit le juge, a-t-il donc pu vous prendre?
Vous êtes vigoureuse, il fallait vous défendre,
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.
— J'ai, monsieur, lui répondit-elle,
De la force quand je querelle,
Mais je n'en ai pas quand je ris.

BOURSAULT.

LE PONT

Certain intendant de province,
Qui menait avec lui l'équipage d'un prince,
En passant sur un pont, parut fort en courroux :
« Pourquoi, demanda-t-il au maire de la ville,
A ce pont étroit et fragile
N'avoir point mis de garde-fous? »
Le maire, craignant son murmure :
« Pardonnez, Monseigneur, lui dit-il assez haut ;
« Notre ville n'était pas sûre
« Que vous y passeriez si tôt. »

LE MÊME.

EST-IL UN SORT...

Est-il un sort comme le mien
Disait une certaine dame :
J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme ;
Je n'ai pu réussir à rien.

X.

AUTREFOIS UN ROMAIN...

Autrefois un Romain s'en vint, fort affligé,
Raconter à Caton que la nuit précédente
Son soulier des souris avait été rongé,
Chose qui lui semblait tout à fait effrayante.
« Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits ;
« Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable ;
« Mais si votre soulier eût rongé la souris,
« Ç'aurait été sans doute un prodige effroyable. »

BARATON.

HARPAGON

Sire Harpagon confondu par le prône
De son pasteur, dit : « Je veux m'amender ;
Rien n'est si beau que de faire l'aumône,
Et de ce pas, je vais la demander. »

LA CONDAMINE.

JEAN S'EST LIÉ...

Jean s'est lié par conjugal serment
A son Alix, si longtemps recherchée.
Mais, quatre mois après le sacrement,
D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.

Jean se lamente. Alix est bien fâchée,
Mais le public varie à leur égard.
L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée ;
L'autre que Jean s'est marié trop tard.

J.-B. Rousseau.

UN CONFESSEUR...

Un confesseur dit à Glycère :
« Expliquez-vous plus clairement.
— Je n'ose pas, répond-elle. — Comment ?
Vous avez bien osé le faire !
— Je n'en disconviens pas, mon père,
Mais le cas est bien différent. »

X.

LUBIN, DÈS LE PRINTEMPS...

Lubin, dès le printemps, partit pour un voyage :
Sa femme était enceinte ; il lui fit en partant
Les adieux les plus doux, les compliments d'usage,
Que se font deux époux qui s'aiment tendrement :
« Que le ciel de tes jours éloigne toute atteinte,
Et te rende à mes vœux telle que je te vois ! »
Le ciel qui l'entendit fut docile à sa voix ;
Le bon Lubin revint au bout de quinze mois
Et retrouva sa femme enceinte.

X.

UN TRISTE OBJET...

Un triste objet de la pitié publique
D'un vieux avare espérait quelque appui
Et lui disait d'une voix famélique,
Que tous les jours il priait Dieu pour lui.

« Je te rendrais près de lui la pareille,
Dit Harpagon, s'il n'était sourd pour moi ;
Puisqu'il t'écoute, ami, je te conseille
De le prier dorénavant pour toi. »

DESMAHIS.

AU LIEU D'ACTES DE FOI...

Au lieu d'actes de foi, d'amour et d'espérance,
Grippon, agonisant, supputait la dépense
Que sa maladie et sa mort
Coûteraient à son coffre-fort.
Tant pour le médecin, tant pour l'apothicaire ;
Tant pour cet homme-ci, tant pour cet autre-là ;
Tant pour l'enterrement, et tant pour l'inventaire ;
Tant pour ceci, tant pour cela...
« Ce n'est point sans raison que l'on te trouve à craindre,
O Mort (s'écria-t-il) ! que tu nous fais souffrir !
Malheureux ! que je suis à plaindre !
Et qu'il en coûte pour mourir ! »

LE BRUN.

EN SORTANT DE L'ÉGLISE...

En sortant de l'église, un nouveau marié
Allait tenant le bras de sa jeune donzelle.
Elle avait tant d'ardeur de n'être plus pucelle,
Qu'à peine à terre elle touchait du pied.
Le jeune époux dit tout bas à la belle :
« Nous aurons dans neuf mois le plus beau des poupons.
— J'y ferai mon devoir, lui répond la femelle.
— Mais, reprit-il, sitôt que nous arriverons,
Dînerons-nous, ma chère, ou bien... réponds...
— Tout comme il vous plaira, dit-elle,
Et puis après nous dînerons. »

SIMON DE TROYES.

DEPUIS QU'A FAIRE...

« Depuis qu'à faire le commerce,
Disait Paul, ma femme s'exerce,
De bon vin je ne manque plus :
Vendant, la semaine dernière,
Un lit acheté cent écus,
Elle s'arrangea de manière
Qu'elle gagna cent francs dessus. »

X.

LA VEUVE D'UN PARALYTIQUE...

La veuve d'un paralytique,
Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
Malgré les mœurs, et malgré la critique,
D'un autre hymen voulait former les nœuds.
Le magistrat qui reçut sa demande,
Scandalisé, lui dit : « Belle friande,
Quel appétit ! apprenez que les lois
Veulent au moins un délai de dix mois ;
Ainsi, calmez trop prompte fantaisie. »
La veuve alors, se voyant débouter,
Dit en pleurant : « On pourrait bien compter
Les huit mois de paralysie. »

X.

UN VIEUX CURÉ...

Un vieux curé nommé Larue,
Curé des environs d'Amiens,
Curé vivant à portion congrue,
En chaire, un jour, dit à ses paroissiens :
« Votre charité n'est point vive,
Car nul ne tombe ici sous la faux du trépas,
Mes frères, cependant, si vous ne mourez pas,
Comment voulez-vous que je vive ? »

X.

MADAME HORTENSE...

Madame Hortense étant au bal
Tomba, l'autre jour, en faiblesse :
Le grave Artoux dit que son mal
Etait un signe de grossesse.
Quelqu'un reprit : « Y pensez-vous !
Depuis deux ans est mort l'époux
De cette veuve si gentille.
— Excusez, dit monsieur Artoux,
Je croyais madame encor fille. »

X.

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois un homme
Qui, voulant accroître son bien,
Assigna pour certaine somme
Quelqu'un qui ne lui devait rien.
Le fripon, porteur de créance,
Avait fabriqué le billet ;
Pour le payer en même effet,
L'autre fabriqua la quittance.

X.

MADAME CLAIRE

« Quand on pense à la mort, on est sûr de bien faire »
Disait toujours madame Claire.
Hier, en y pensant, elle est morte en effet :
Son mari dit qu'elle a bien fait.

PONS DE VERDUN.

L'INSCRIPTION

(Inscription — Légendes Epigraphes - Epitaphes)

Les Anciens aimaient les inscriptions en vers ; ils en mettaient partout.

Ces inscriptions, qu'ils appelaient Epigrammes, caractérisaient en général tout poème tracé ou gravé sur toutes choses, des plus pompeuses aux plus futiles.

La littérature française a départagé le genre en sous-ordres tenant compte de la destination. Elle a laissé le mot d'*Inscription* plus particulièrement aux courts poèmes destinés aux monuments publics et aux statues ; elle a nommé *Légende* le poème que porte la médaille ou qui commente un dessin ; *Epigraphe* les vers qui servent de dédicace à un livre ; *Epitaphe* enfin les vers consacrés à un tombeau.

L'*Inscription* (dans le sens restreint que nous avons dit) garda longtemps sa langue d'origine. Par un reste de préjugé, elle seule semblait assez noble pour formuler quelque pompeuse dédicace ; et longtemps toutes les inscriptions des portes de nos villes, de nos temples, de nos palais, de nos jardins, de nos fontaines ne voulurent connaître que le latin. Il fallut en venir en plein règne de Louis XIV pour voir la langue française réclamer enfin sa place ; ce dont le poète Santeuil pleura une élégie fort attristée.

Les *Légendes* se sont manifestées surtout au

Collection Bibliothèque

XVIIIe siècle. Ce furent les beaux jours des jolies estampes et des vignettes et il semblait qu'elles ne sortaient qu'accompagnées de petits vers.

L'*Epigraphe* fut de tout temps.

L'*Epitaphe* est l'ancienne épigramme funéraire des Anciens. Ronsard, en sa qualité de poète royal, eut à enterrer la maison de France et de grands personnages de la cour. Il a laissé tout un recueil d'inscriptions sous le titre *Epitaphes et Tombeaux*. La plupart de ces épitaphes ont débordé la limite du genre pour être de pompeuses odes et de tendres élégies.

Regnier, Scarron, La Fontaine, Piron se sont fait de fort spirituelles épitaphes.

Au XVIIIe siècle, il vint à Laplace l'idée bizarre de recueillir en quatre volumes toutes les épitaphes de la langue française. Ce n'était — dit-on alors — qu'un prétexte pour en imprimer quelques centaines de sa façon. Il y enterrait indistinctement les vivants et les morts.

Avant de passer au choix, qu'on a fait ici de ces petits poèmes (Inscriptions, Légendes, Epigraphes, Epitaphes), nous croyons devoir dire qu'ils se permettent d'emprunter tour à tour la galanterie au madrigal, et le mordant à l'épigramme.

INSCRIPTIONS

SUR LE CHATEAU D'ESTAMPES

(*donné par François Ier à la Comtesse de Châteaubriant*).

Ce plaisant Val que l'on nommoit Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eau, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie ;
Jupiter roi, qui les cœurs gagne et lie
L'a de Thessale en France remué,
Et quelque peu son propre nom mué,
Car pour Tempé, veut qu'Estampes s'appelle ;
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

MAROT.

SUR LA FONTAINE BELLERIE

Argentine fontaine vive
Que ton beau cristal courant
D'une fuite lente et tardive
Ressuscite le pré mourant.

RONSARD.

SUR LE CHATEAU DE LA GARDE

C'était le château de La Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

CHAPELLE.

AUX PORTES D'UN PARC

Hélas ! que l'on serait heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toujours aimé de Sylvie
L'on pouvait, toujours amoureux,
Avec elle passer la vie.

LE MÊME.

POUR UNE BOURGADE DE CHAMPAGNE

(*qu'un incendie avait détruite et que M. Grassein, officier de la Monnaie, avait fait reconstruire*).

La flamme avait détruit ces lieux ;
Grassein les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais expose à tous les yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnaissance.

PIRON.

SUR UN CADRAN SOLAIRE

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien ? Tenez-vous y ;
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

VOLTAIRE.

SUR LA VÉNUS DE PRAXITÈLE

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis ;
Mais Praxitèle où m'a-t-il vue ?

LE MÊME.

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre.
Le sculpteur a fait bien mieux :
Il a fait tout le contraire.

LE MÊME.

SUR UNE STATUE D'HERCULE

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable :
Sans deux agneaux par jour, il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu sera propice :
Qu'il soit béni ; mais entre nous,
C'est un peu trop de sacrifice ;
Qu'importe qui les mange, ou d'Hercule ou des loups !

LE MÊME.

SUR UN MIROIR

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir en ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

LE MÊME.

SUR UNE STATUE DE L'AMOUR

Qui que tu sois, voici ton Maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

LE MÊME.

SUR UNE STATUE DE L'AMOUR

L'Amour est un enfant à qui tout rend hommage.
C'est le tyran du fou : c'est l'esclave du sage.

HELVÉTIUS.

SUR UN BUSTE DE VOLTAIRE

Rien ne change sur la terre
Que de forme et de nom :
Les païens nommaient Apollon
Le dieu que nous nommons Voltaire.

DE LA FARE.

SUR UN ÉTEIGNOIR A RESSORT

(*offert à la princesse héréditaire de Suède, qui aimait à lire au lit*).

Sage et brusque éteignoir, sachez au gré des gens
Vous bien tenir, tomber à temps ;
Et comme un capuchon, guidé sur la bougie,
Quand la princesse lit, demeurez en arrêt
Tant que le livre lui plaît,
Et partez dès qu'il l'ennuie.
Des moments dans son lit à l'amour dérobés
Respectez la durée et marquez bien le terme :
Quand elle est seule, tenez ferme,
Quand le prince arrive, tombez.

PIRON.

SUR LA PANCARTE D'UN AVEUGLE

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant
Faites-moi l'aumône en passant :
Le malheureux qui la demande,
Ne verra point qui la fera ;
Mais Dieu, qui voit tout, le verra ;
Je le prierai qu'il vous la rende.

LE MÊME.

SUR UNE STATUETTE DE L'AMOUR

Un bandeau couvre les yeux
Du dieu qui nous rend amoureux ;
C'est pour nous montrer sans doute
Que ce petit dieu badin
N'est jamais plus malin
Que lorsqu'il n'y voit goutte.

SEDAINE.

SUR UN EVENTAIL

Dans le temps des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous appeler les Zéphirs.
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

LEMIÈRE.

SUR LE COLLIER D'UN CHIEN

On ne fait d'autre promesse
A celui qui me trouvera :
Qu'il me rapporte à ma maîtresse,
Pour récompense il la verra.

X.

LÉGENDES

SUR UN PORTRAIT REPRÉSENTANT CHARLES VII

(*aux pieds d'Agnès Sorel*).

Plus de louange et d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peuvent dans un cloître ouvrer
Closes nonains ou bien dévots ermites.

FRANÇOIS Ier.

SOUS LE PORTRAIT D'UN POÈTE COURONNÉ

Graveur, vous deviez avoir soin
De mettre dessus cette tête,
Voyant qu'elle était d'une bête,
Le lien d'un botteau de foin.

REGNIER.

SOUS UN PORTRAIT DU DIEU D'AMOUR

Le Dieu d'Amour se pourrait peindre
Tout aussi grand qu'un autre Dieu
N'était qu'il lui suffit d'atteindre
Jusqu'à la pièce du milieu.

LE MÊME.

VÉNUS DÉSARME L'AMOUR
par Boucher.
(D'après le tableau du Musée du Louvre).

SUR SON PORTRAIT

(*gravé par Nanteuil*).

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Mlle DE SCUDÉRY.

SUR UN PORTRAIT DE JEANNE D'ARC

— Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie,
La douceux de tes yeux et ce glaive irrité?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend la liberté.

Mlle DE GOURNAY.

SUR UN PORTRAIT DE JEAN ROUX

(*représentant la duchesse de Berry, une lettre à la main*).

Qu'elle a de grâce à lire une lettre galante,
Car c'en est une assurément :
Cet air tendre et content,
Cette bouche riante,
Sont autant d'indiscrets qui trahissent l'amante,
Et nous rendent certains du bonheur de l'amant.

VOITURE.

POUR LE PORTRAIT DE RACINE

Du théâtre français l'honneur et la merveille
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

BOILEAU.

SOUS UN PORTRAIT DE THOMAS CORNEILLE

Voyant le portrait de Corneillle,
Gardez-vous de crier merveille ;
Et, dans vos transports, n'allez pas
Prendre ici Pierre pour Thomas.

GACON.

POUR UN PORTRAIT DE LA FONTAINE

Dans la fable et le conte il n'eut point de rivaux :
Il peignit la nature, et garda ses pinceaux.

GUICHARD.

SUR UN PORTRAIT DE RIGAUD

(*représentant Mademoiselle de Charolais en habit de cordelier*).

Frère ange de Charolais,
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de Saint-François
Sert à Vénus de ceinture.

VOLTAIRE.

SUR UN PORTRAIT

(*de la Marquise de Pompadour*).

Pompadour, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage ;
Jamais une plus belle main
N'eût fait un plus bel ouvrage.

LE MÊME.

INTITULÉE LA TOILETTE
SOUS UNE ESTAMPE DE MOREAU LE JEUNE

Papillon voltigeant de toilette en toilette,
L'homme à la mode veut captiver à la fois
Et la maîtresse et la soubrette ;
Et ces amants du jour se tromperont tous trois.

X.

SOUS UN PORTRAIT DE DORAT

Peintre heureux des plaisirs, sa verve est dans son cœur ;
Il vole en se jouant au temple de mémoire,
Les Grâces et Thalie ont le soin de sa gloire,
L'Amour et l'Amitié celui de son bonheur.

X.

SOUS SON PORTRAIT

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

ROUCHER.

ÉPIGRAPHES

SUR UN EXEMPLAIRE DE LA FRANCIADE

(après la mort de Charles IX).

Si le roy Charles eût vécu,
J'eusse achevé ce long ouvrage ;
Sitôt que la mort l'eût vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

RONSARD.

SUR UN EXEMPLAIRE DES AMOURS DE DIANE

Amour, trie et choisis les plus beaux de ces vers,
Et raye à ton plaisir ceux de moindre mérite :
Qu'à ce fameux labeur ta louange t'excite ;
C'est dessous ton beau nom qu'ils vont par l'univers.

DESPORTES.

SUR UN EXEMPLAIRE DE LA PUCELLE DE CHAPELAIN

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
Et, de son lourd manteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents !

BOILEAU.

SUR LE SESOSTRIS DE LONGEPIERRE

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Egypte, au gré des destinées,
Vécut de si longues années
N'a vécu qu'un jour à Paris.

J. RACINE.

SUR L'ART D'AIMER D'OVIDE

Cette lecture est sans égale ;
Ce livre est un petit Dédale
Où l'esprit prend plaisir d'errer.
Philis, suivez les pas d'Ovide
C'est le plus agréable guide
Qu'on peut choisir pour s'égarer.

X.

SUR LA CIVILITÉ PUÉRILE ET HONNÊTE

(qu'il envoyait à une dame dont il avait à se plaindre).

Ce livre peut vous être utile,
Et vous en avez grand besoin.
Peut-être il vous rendra civile.
Honnête c'est un autre point.

RHULIÈRE.

SUR UN EXEMPLAIRE DE ZAIRE

(adressé à Mademoiselle Gaussin).

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis ;
Protège-les, Zaïre est ton ouvrage ;
Il est à toi parce que tu l'embellis.

Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante et tes sons enchanteurs
Qui du critique ont fait tomber les armes :
Ta seule voix adoucit les censeurs.

VOLTAIRE.

SUR UN EXEMPLAIRE D'ŒDIPE

(*offert au duc et à la duchesse Léopold de Lorraine*).

O vous, de vos sujets l'exemple et les délices,
Vous qui régnez sur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talents acceptez les prémices,
C'est aux Dieux qu'on les doit et vous êtes les miens.

LE MÊME.

SUR LA COMÉDIE L' « INDISCRET »

(*qu'il dédiait à Madame de Prie*).

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'*Il* eut de s'être un peu vanté :
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse
Par un excès de vanité
Ou par un excès de tendresse ?

LE MÊME.

ÉPITAPHES

POUR CLÉMENT MAROT

Quercy, la cour, le Piémont, l'univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut,
Quercy mon los, la cour tout mon temps eut,
Piémont mes os, et l'univers mes vers.

JODELLE.

DE LA COMTESSE DE CHATEAUBRIANT

(*maîtresse de François Ier*).

Sous ce tombeau gist Françoise de Foix
De qui tout bien tout chacun soulait dire.
Et, le disant, oncq une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs (et mieux que ne racompte),
Dieu éternel richement l'étoffa :
O viateur, pour t'abréger le compte,
Cy gist un rien, là où tout triompha.

CLÉMENT MAROT.

POUR LE TOMBEAU DE COMMINES

(*En dialogue, selon la mode des Epigrammatistes alexandrins*).

LE PASSANT.

Quelle est cette Déesse empreinte en cet yvoire
Qui se rompt les cheveux et tord les bras ?

LE PRESTRE.

L'Histoire.

LE PASSANT.

Et l'autre qui d'un œil tristement dépité
Lamente à ce tombeau ?

LE PRESTRE.

La simple Vérité.

LE PASSANT.

Ne gît point mort icy le Romain Tite-Live ?

LE PRESTRE.

Non, mais bien un Français, dont la mémoire vive
Surpasse ce Romain, pour savoir égaler
La vérité du fait avec le beau parler.

RONSARD.

POUR LE TOMBEAU DE REMY BELLEAU

(*auteur des* Pierres précieuses).

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau.
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses *Pierres précieuses*.

LE MÊME.

POUR SON TOMBEAU

Amelette Ronsardelette,
Mignonnelette, doucelette,
Très chère hôtesse de mon corps,
Tu descens là-bas faiblelette,
Pâle, maigrelette, seulette,
Dans le froid royaume des morts.
Toutefois simple, sans remors,
De meurtre, poison et rancune,
Méprisant faveurs et trésors
Tant enviés par la commune.
Passant, j'ay dit : « Suis ta fortune,
Ne trouble mon repos : Je dors. »

LE MÊME.

POUR LE TOMBEAU DE MARGUERITE DUCHESSE DE SAVOIE

Sa cendre gît ici ; et pour ce, viateur,
Sois de son épitaphe en larmes le lecteur :
Baise sa tombe sainte, et sans soupirs ne passe
Des neuf Muses la Muse, et des Grâces la Grâce.

LE MÊME.

POUR AMBROISE PARÉ

(*le chirurgien fameux, sauvé par Charles IX du massacre de la Saint-Barthélemy*).

Par le roi le coup fut paré,
Dont la mort menaçait Paré,
La nuit qu'elle en frappa tant d'autres,
Ainsi que lui, francs parpaillots ;
Depuis inhumé dans ce clos,
Loin de ses aïeux et des nôtres,
Ne priez pas pour son repos,
Il n'aimait pas nos patenôtres.

X.

DE JEAN DE LAGNI

(*après qu'il fut mort « la vessie du cul tournée »*).

Cy gist Jean de Lagni, qui s'en fit trop acroire,
Qui fut grand conquéreur, et perdit tout le sien,
Qui se nomma vaillant, et jamais ne fit rien,
Qui pensait être Dieu, et mourut de la foire.

SATIRE MÉNIPPÉE.

DE JEAN PASSERAT

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'Ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera,
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe
Qui ai toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

J. PASSERAT.

DE RABELAIS

Pluton, prince du noir empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

X.

POUR REGNIER

J'ai vécu sans nul pensement
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna penser à moi
Qui jamais ne m'occupai d'elle.

REGNIER.

AU CARDINAL DE RICHELIEU

Ci-gît un fameux cardinal
Qui fit plus de mal que de bien :
Le bien qu'il fit, il le fit mal ;
Le mal qu'il fit, il le fit bien.

X.

D'UN PUISSANT DANS L'EGLISE

Ci-gît qui, puissant dans l'Eglise
Et très redouté dans ce lieu,
Rendit enfin son âme à Dieu ;...
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

CAILLY.

DU PRÉSIDENT DE CHEVRY

(qui mourut dans l'opération de la taille).

Ci-gît qui fuyait le repos,
Qui fut nourri, dès la mamelle,
De tributs, de tailles, d'impôts,
De subsides et de gabelles ;
Qui mettait dans ses aliments
Le jus des dédommagements,
Et l'essence du sou pour livre.
Passant, songe à te mieux nourrir,
Car si la *taille* l'a fait vivre,
La *taille* aussi l'a fait mourir.

X.

POUR SCARRON

Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.

Passant, ne fais ici de bruit,
Prends bien garde qu'on ne l'éveille :
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

SCARRON.

DE HENRI GANELON

En ce gibet Henri repose
Quand le vent cesse ou qu'il est bas ;
Quand il vente, c'est autre chose,
On dirait qu'il ne s'y plaît pas.

LE MÊME.

POUR UN AVARE

Ci-gît qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'il trépassa, de peur de rendre
Un lavement qu'il avait pris.

LE MÊME.

POUR RICHELIEU

Ici-gît, oui, par la morbleu,
Le cardinal de Richelieu ;
Mais ce qui cause mon ennui,
Ci-gît ma pension avec lui.

BENSERADE.

POUR MÉNAGE

Ménage, ce grand satirique,
Repose sous ce marbre antique,
Et laisse avec lui reposer l'univers.
Il mourut de ses longues peines
Pour avoir fait en six semaines
Une épigramme de six vers.

X.

POUR TRISTAN L'HERMITE

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau comme de son esprit
Doua son serviteur fidèle.
Tristan eût suivi ce modèle,
Mais Tristan, qu'on mit au tombeau,
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quinault son esprit de poète,
Ne put lui laisser de manteau.

MONTMAUR.

D'UNE DAME GALANTE

Ci-gît Doralise, qui fut
Une merveille sans seconde.
Comme elle plut à tout le monde,
Aussi tout le monde lui plut.

SAINT-PAVIN.

POUR LA FONTAINE

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,

Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

LA FONTAINE.

POUR PIERRE DE MARCA

(*Mort en* 1662 *le jour même où arrivaient les bulles qui le nommaient à l'archevêché de Paris*).

Ci-gît Monseigneur de Marca
Que le roi sagement marqua
Pour le prélat de son église ;
Mais la Mort, qui le remarqua
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

COLLET.

POUR MONSEIGNEUR DE COUTANCE

Ci-gît Monseigneur de Coutance,
Grand voleur qui mourut au lit ;
Il serait mort à la potence,
S'il avait été plus petit.

X.

DE CLERMONT-TONNERRE, ARCHEVÊQUE DE NOYON

(*orgueilleux et très vain*).

Ci-gît, qui repose humblement,
De quoi tout le monde s'étonne,
Dans un si petit monument,
L'illustre Tonnerre en personne :

L'Epitaphe, *par Gérard.*

(Gravure de Normand).

On dit qu'entrant au paradis,
Il fut reçu vaille que vaille ;
Mais il en sortit par mépris,
N'y trouvant que de la canaille.

X.

D'UNE DAME DE LA COUR DE LOUIS XV

Ci-gît dans une paix profonde
Une dame de volupté
Qui, pour plus de sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

X.

DE LOUIS XV

Ci-gît un roi d'emprunteuse mémoire,
Qui toujours prit et jamais ne rendit.
Seigneur ! S'il est dans votre gloire,
Ce ne peut être qu'à crédit.

X.

POUR UN PAUVRE ÉCUYER

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui tout en eau sortant du Jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt essuyer
De Bellegarde ouvrit le premier tome.
Là, dans un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé.

J.-B. Rousseau.

DE L'AUTEUR D'UN GROS LIVRE

Ci-gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant :
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

LE MÊME.

DE MONSIEUR L'ABBÉ COURTOIS

Ci-dessous gît monsieur l'abbé Courtois,
Qui mainte dame en son temps coqueta,
Et par la ville envoya maintes fois
De billets doux plus d'un duplicata.
Jean, son valet, qui très bien l'assista,
Souvent par jour en porta plus de dix ;
Mais de réponse onc il n'en rapporta.
Or, prions Dieu qu'il leur doint paradis.

LE MÊME.

DE J.-B. ROUSSEAU

De cet auteur, noirci d'un crayon si malin
Passant, veux-tu savoir quel fut le caractère ?
Il avait pour amis d'Ussé, Brumoy, Rollin ;
Pour ennemis, Gacon, Lenglet, Saurin, Voltaire.

LE MÊME.

POUR PIRON

Ami passant, qui désires connaître
Ce que je fus : Je ne voulus rien être,
Je vécus nul, et certes je fis bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose
De rien venant et redevenant rien,
D'être ici-bas en passant quelque chose.

PIRON.

POUR FABRICE

Si vous lisez dans l'épigraphe
De Fabrice qu'il fut toujours homme de bien,
C'est une faute d'orthographe :
Passants lisez homme de rien.
Si vous lisez qu'il aima la justice,
Qu'à tout le monde il la rendit,
C'est une faute encor, je connaissais Fabrice :
Passants, lisez qu'il la vendit.

LE BRUN.

D'UN RENTIER ET D'UN INTENDANT

Ci-gît qui vivait de ses rentes ;
Et comme il est pour tous des places différentes,
Ci-gît un peu plus bas que lui,
Qui vivait des rentes d'autrui.

X.

DE DORAT

De nos papillons enchanteurs
Emule trop fidèle,
Il caressa toutes les fleurs
Excepté l'immortelle.

X.

DE L'ABBÉ PORQUET

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules,
Il approfondit l'art des points et des virgules ;
Il pesa, calcula tout le fin du métier
Et sur le *Laconisme*, il fit un tome entier.

BOUFFLERS.

POUR UN HOMME AUSTÈRE

Austère comme un cénobite
Il vécut toujours chastement :
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

LE MÊME.

DE LOTH, LE PATRIARCHE

Il but
Et devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.

LE MÊME.

ENIGMES - LOGOGRIPHES

ACROSTICHES - BOUTS RIMÉS

Dans ce groupe de *Poésies fugitives*, les traités rangent encore l'*Enigme*, le *Logogriphe*, la *Charade*, l'*Acrostiche*, les *Bouts-Rimés*, etc.

Afin d'imiter ces historiens scrupuleux, dont parle Montaigne, qui apportent soin et diligence à « ramasser tout ce qui vient à leur notice », nous voulons dire un mot de ces poèmes.

Sans doute, un excès de zèle pourrait nous mener loin, si nous consentions à les suivre, jusqu'où ils peuvent nous entraîner.

Les vers de mirliton et les billets de caramel viendraient solliciter aussi leur place dans le groupe. Ce serait détestable !

« Tout sort de sa sphère », écrivait Voltaire à l'abbé d'Olivet, à propos d'une réclame en vers qui lui annonçait, à bon compte, des saucissons et des harengs-saurets.

La réclame est peut-être moins damnable encore que les quolibets, les prétendues grosses malices gauloises, dont sont pourris les *Anas;* et il ne nous déplaît pas d'humilier l'importance de ces bagatelles, vraiment trop médiocres pour oser, en justice, réclamer un rang dans la Poésie.

Cependant, notre sujet nous impose de ne point passer sous silence ce genre pitoyable. Nous en donnerons quelques échantillons, ne fût-ce que pour

nous conduire en monographe scrupuleux, qui « ramasse tout ce qui vient à sa notice ».

« On peut faire le sot partout ailleurs ; mais non en la Poésie », disait Montaigne.

Le lecteur pensera, peut-être, que c'est surtout en poésie qu'on semble en avoir licence.

ACROSTICHES

SUR MAGUELONE

(*L'héroïne du roman célèbre de la* Belle Maguelone *et de* Pierre de Provence).

[En forme de rondeau]

Comme Dido, qui moult se courrouça,
Lors qu'Eneas seule la délaissa
En son pays ; tout ainsi Maguelone
Mena son deuil : comme très sainte et bonne
En l'hôpital toute sa fleur passa.
Nulle fortune oncques ne la blessa,
Toute constance en son cœur amassa
Mieux espérant : et ne fut point félonne
Comme Dido.
Aussi celui qui toute puissance ha,
Renvoya cil, qui au bois la laissa,
Où elle était : mais quoi qu'en blasonne,
Tant eut de deuil, que le monde s'étonne
Que d'un couteau son cœur ne transpersa,
Comme Dido,

CLÉMENT MAROT.

PARIS

Paisible domaine,
Amoureux vergier,
Repous sans dangier,
Justice certaine,
Science haultaine,
C'est Paris entier.

GROSNET.

SUR LA VICTOIRE

(*remportée en* 1693 *à Marsaille, par Catinat*).

[En forme de sonnet]

Le bruit de ta grandeur, dont n'approche personne, *sonne.*
On sait le triste état où sont tes ennemis *mis.*
Coudroient-ils s'élever, bien qu'ils soient terrassés *assez!*
Ils connoitront toujours la victoire immortelle *telle.*
Superbes alliés, vous suivrez les exemples *amples*
D'Alger et des Génois implorant un pardon *don.*
En vain toute l'Europe oppose ses efforts *forts :*
Bataillons sont forcés et villes entreprises *prises.*
Oh ! que par tant d'exploits vous serez embellis, *lis!*
Votre gloire en tous lieux du combat de Marsaille *aille,*
Rendant la ligue entière après mille combats *bas!*
Belge, tu marcheras pareil à la Savoie *voie :*
On te voit tout tremblant sous un tel souverain, *Rhin :*
Nous te verrons aussi sous un roi célèbre, *Ebre.*

***

Louis est un héros sans peur et sans reproche.
On désire le voir. Aussitôt qu'on l'approche,
Un sentiment d'amour enflamme tous les cœurs :
Il ne trouve chez nous que des adorateurs
Son image est partout, excepté dans ma poche

BOUTS RIMÉS

LOUIS XIV

(proposés par la Société littéraire de Toulouse en l'honneur de Louis XIV).

Tout est grand dans le roi, l'aspect même du *buste*
Rend nos fiers ennemis plus froids que des *glaçons ;*
Et Guillaume n'attend que le temps des *moissons,*
Pour se voir succomber sous un bras si *robuste.*

Qu'on ne nous vante plus les miracles *d'Auguste :*
Louis de bien régner lui ferait des *leçons.*
Horace en vain l'égale aux dieux dans ses *chansons ;*
Moins que n'est mon héros, il était sage et *juste.*

Modeste sans faiblesse et ferme sans *orgueil,*
Tandis qu'aux gens de bien il fait un doux *accueil,*
Contre l'impiété ses lois servent de *digue.*

Et seul de tout l'État conduisant les *ressorts,*
Par le charme secret des grâces qu'il *prodigue,*
Du prince et des sujets il forme les *accords.*

LE P. COMMIRE.

A UN MAUVAIS POÈTE

Contre un louis j'en gage *trente,*
Que tu ne vendras pas *quarante*
Exemplaires du livre *tien.*
La beurrière a déjà le *mien.*
Des colporteurs plus de *cinquante*
Avaient des paquets de *soixante :*

Chacun croyait vendre le *sien;*
Les pauvres gens n'ont vendu *rien.*
Toi, qui d'ans a plus de *septante,*
Tu pourrais en vivre *octante,*
Qu'ayant ton livre pour tout *bien,*
Tu vivras toujours comme un *chien.*

ANONYME.

A UNE JOLIE FEMME

(*qui, au jeu des bouts-rimés, lui avait proposé les rimes suivantes :* fontanges, collier, oranges, soulier).

Que vous montrez d'appas depuis vos deux *fontanges*
Jusqu'à votre *collier!*
Mais que vous en cachez depuis vos deux *oranges*
Jusqu'à votre *soulier.*

FONTENELLE.

A UNE DAME

(*qui au jeu des bouts-rimés, lui avait proposé les rimes suivantes :* jambe, boulet, ingambe, soufflet).

Quand je n'aurais ni bras ni *jambe,*
J'affronterais pour vous la balle et le *boulet,*
Ranimé par vos yeux, je me croirais *ingambe*
Et je pourrais encor mériter un *soufflet.*

BOUFFLERS.

CONTRE PALISSOT

(*qui l'avait maltraité dans sa* Dunciade).

Le poète franc *gaulois,*
Gentilhomme *vendômois,*
La gloire de sa *bourgade,*
Ronsard, sur son vieux *hautbois,*

Entonna la	*Franciade.*
Sur sa trompette de	*bois,*
Un moderne auteur	*maussade,*
Pour lui faire	*paroli,*
Fredonna la	*Dunciade.*
Cet homme avait nom	*Pali :*
On dit d'abord Palis	*fade,*
Puis Palis fou, Palis	*plat,*
Palis froid et Palis	*fat,*
Pour couronner la	*tirade,*
En fin de	*turlupinade,*
On rencontra le vrai	*mot :*
On le nomma Palis	*sot.*

ENVOI

M'abaissant jusqu'à toi, je joue avec le mot ;
Réfléchis, si tu peux, mais n'écris pas..... lis, sot.

MARMONTEL.

AU MARÉCHAL DE SAXE

(*vainqueur de Fontenoy*).

Son courage l'a fait admirer d'un chac.....	1
Il eut des ennemis, mais il triompha.....	2
Les rois qu'il défendit sont au nombre de.....	3
Pour Louis, son grand cœur se serait mis en.....	4
En amour c'était peu pour lui d'aller à.....	5
Nous l'aurions s'il n'eût fait que le berger Tir.....	6
Mais pour avoir souvent passé douze, *hic ja*.....	7
Il mourut en novembre, et ce mois le.....	8
Strasbourg contient sa cendre en un tombeau tout	9
Pour tant de *Te Deum* pas un *De profun*.....	10
	55

X.

FANTAISIES

PRIÈRE DE PANURGE

[En vers figurant bouteille]

O bouteille,
Plaine toute
De mystères,
D'une aureille
Je t'escoute ;
Ne diffères,
Et le mot profères,
Auquel prend mon cueur.
En la tant divine liqueur,
Bacchus qui fut d'Inde vainqueur,
Tient toute vérité enclose.
Vin tant divin, loing de toi est forclose
Toute mensonge et toute tromperie.
En joye soit l'aire de Noach close,
Lequel de toy nous fit la temperie.
Sonne le beau mot, je t'en prye,
Qui me doibt oster de misères.
Ainsi ne se perde une goutte
De toi, soit blanche, ou soit vermeille.

RABELAIS.

LES LOSANGES

[Vers figurés en forme de losanges]

Tous
Jaloux
Sont des fous
Que je blâme :
Fi d'une flamme
Qui nous ronge l'âme !
Fais, mon cher, comme moi.
Pour braver la loi
D'une amante
Changeante,
Chante,
Boi.

Tôt,
Cataut,
Il me faut
Du Tonnerre ;
Vite, ma chère,
Remplis-en mon verre :
Fais-moi du bois tortu
Goûter la vertu;
Ce commerce
Me berce :
Verse
Dru.

PANARD.

LE VERRE

[En vers figurés]

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre
Qui soit si bon, ni si beau que le verre.
Du tendre amour berceau charmant,
C'est toi, champêtre fougère,
C'est toi qui sers à faire
L'heureux instrument
Où souvent pétille,
Mousse et brille
Le jus qui rend
Gai, riant,
Content.
Quelle douceur
Il porte au cœur
Tôt,
Tôt,
Tôt,
Qu'on m'en donne,
Qu'on l'entonne ;
Tôt,
Tôt,
Tôt,
Qu'on m'en donne,
Vite et comme il faut :
L'on y voit sur ces flots chéris
Nager l'allégresse et les ris.

LE MÊME.

LA BLANCHE COLOMBELLE...

[En vers *couronnés*]

La blanche Colombelle, belle,
Souvent je vois priant, criant :
Mais dessous la cordelle d'elle
Me jette un œil friant, riant,
Et me consommant et sommant,
A ma douleur qui ma face efface :
Dont je suis le réclamant amant,
Qui pour l'outrepasse trespasse.

CLÉMENT MAROT.

[En vers farcis]

Bacchus, cher Grégoire,
Nobis imperat;
Chantons tous sa gloire,
Et quisque bibat;
Hâtons-nous de faire
Quod desiderat;
Il aime en bon frère
Qui sæpe bibat.

PANARD.

VERS BRISÉS

(qu'on peut lire en entiers, ou par moitiés seulement).

Je ne veux plus — La messe fréquenter
Pour mon repos — C'est chose bien louable
Des huguenots — Les presches escouter
Suivre l'abus — C'est chose misérable
Ores je voy — Combien est détestable
Cette finesse — En ce siècle mondain
Parquoi je doy — Voyant la sainte table
Tenir la messe — En horreur et desdain.

X.

L'ENIGME

L'AMANT ET L'ÉCHO

[Vers en échos]

Piteuse Écho, qui erres en ce bois,
Réponds au son de ma piteuse voix.
D'où ai-je pu ce grand mal concevoir?
Qui m'ôte ainsi de raison le devoir? *De voir.*

Qui est l'auteur de ces maux advenus? *Vénus.*
Comment en sont tous mes sens devenus? *Nuds.*
Qu'étais-je avant d'entrer dans ce passage? *Sage.*
Et maintenant que sens-je en mon courage? *Rage.*
Qu'est-ce qu'aimer et s'en plaindre souvent? *Vent.*
Que suis-je donc lorsque le cœur en fend? *Enfant.*
Qui est la fin de prison si obscure? *Cure.*
Dis-moi quelle est celle pour qui j'endure? *Dure.*
Sent-elle point la douleur qui me point? *Point.*
O que cela me vient mal à point!
Me faut-il donc (ô débile entreprise!)
Lâcher ma proie avant que l'avoir prise?
Si vaut-il mieux avoir cœur moins hautain.
Qu'ainsi languir sous espoir incertain.

JOACHIM DU BELLAY.

PARIS

[Vers en échos]

Paris est un séjour charmant,
Où promptement
L'on s'avance.
Là, par un manège secret,
Le gain qu'on fait
Est immense;
On y voit des commis
mis
Comme des princes,
Qui sont venus
nus
De leurs provinces.

PANARD.

[VERS ENCHAINÉS]

Dieu des amants, de mort me garde,
Me gardant, donne-moi bonheur.
En me le donnant, prens ta darde,
En la prenant, navre son cueur.

En le navrant me tiendras seur.
En seureté suivray l'accointance.
En l'accointant, ton serviteur
En servant aura jouissance.

CLÉMENT MAROT.

[VERS ENCHAINES]

Or donné par don
Ordonne pardon
A cil qui le donne :
Et très-bien guerdonne
Tout mortel preudhome
Or donné par don.

RABELAIS

AMPHIGOURI

Qu'il est aisé de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu !
Par un discours sensible et tendre
Egarez un cœur éperdu :
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre.

ÉNIGME

***

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être ;
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurais été.

BOURSAULT.

CHARADES

(*contre Linguet*).

Mon premier sert à pendre
Mon second mène à pendre
Mon tout est bon à pendre.

***

(*contre Cubière*).

Quand son premier
Sera dans son dernier
Qu'on jette au diable son entier.

CONCLUSION

Tout auteur est enclin, d'ordinaire, à exagérer quelque peu le prix du sujet qu'il traite. Nous ne le ferons pas : nous confessons en toute sincérité que les petits poèmes (qu'on nous donnait à présenter et à recueillir) sont tenus pour les derniers, les moins considérables de tous les ouvrages de Poésie, que même les classifications les situent aux plus bas degrés de l'échelle. Nous le confessons, et sans réclamer.

Prenez garde cependant que l'Immortalité, déjà fort en peine des lourds paquets dont les siècles l'ont chargée, ne répugne pas aux choses menues, de perfection parfaite ; et qu'il faut, à ses yeux, autre chose que les avantages du poids lourd, pour escompter l'espoir de vivre.

Nous n'avons pas la prétention de voir clair au triage qu'Elle fait ; mais assurément le lecteur aura reconnu, au cours des pages que nous avons choisies, maintes petites pièces que la Grande Dame avait étiquetées déjà ; et que nous eûmes le souci seulement d'aller emprunter, pour les faire relire.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement I
Préface III

LE MADRIGAL

Notice 1
Choix 3

L'ÉPIGRAMME

Notice 35
Choix 37
Epigrammes politiques 55
Epigrammes littéraires 69
Petits contes en vers assimilés aux épigrammes 93

L'INSCRIPTION

Notice 99
Inscriptions 101
Légendes 106
Epigraphes 111
Epitaphes 115

ENIGMES, LOGOGRIPHES, ACROSTICHES
BOUTS-RIMÉS

Notice 129
Acrostiches 131
Bouts-rimés 133
Fantaisies 136
Enigme 142
Charades 143
Conclusion 144

TABLE DES GRAVURES

Le Pressoir de Vénus v
L'Envoi amoureux 11
Vos yeux commencent nos tourments 27
Le Jugement de Pâris 43
La Belle Jardinière (Mme de Pompadour) 59
Jupiter et l'Amoûr 83
Vénus désarme l'Amour 107
L'Epitaphe 123
L'Enigme 139

43 7. — Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris.
L.-Marcel Fortin.

003 0 9

TAP C VURES

a39003 002295755b

CE PQ 1191
.M3C68P
C01 COUSOT, M. F POESIES FU
ACC# 1385784

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 09 20 04 0

PRIX 1 f

RELI 1 fr.

POÈTES

PRIX : 1 fr.

(ÉCHÉ)

RELIÉ : 1 fr.50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD — BÉRANGER — André CHÉNIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe MOREAU — Edgar POE
Du BELLAY — BRIZEUX — GÉRARD DE NERVAL — Louis UHLAND
Charles d'ORLÉANS — Casimir DELAVIGNE
LÉOPARDI — VOLTAIRE — CORNEILLE — GŒTHE — MALLEVOYE

PRIX : 1 fr.

HORS SÉRIES

RELIÉ : 1 fr.50

LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1907, 1908 et 1909 (3 vol.)
LES SONNETS D'AMOUR — LES POÈTES-MISÈRE
LES POÈTES PATRIOTIQUES — LES POÈTES SOCIAUX — LES POÈTES LIBERTINS
CHANSONS GAILLARDES — POÉSIES FUGITIVES

PPIX : 1 fr.

LES PROSATEURS ILLUSTRÉS

PRIX : 1 fr.

Français et Étrangers

(Sous la direction de M. Ch. SIMOND)

RELIÉ : 1 fr.50

RELIÉ : 1 fr.50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU — STENDHAL — STERNE — EUGÈNE SUE
WALTER SCOTT — CRÉBILLON FILS — HOFFMANN — BRANTOME
Mme de GIRARDIN — SWIFT — MARIVAUX — Charles NODIER
MONTAIGNE — MACHIAVEL — PÉTRONE
RABELAIS — CYRANO DE BERGERAC — PAUL-LOUIS COURIER
SUÉTONE — MARAT — SAINT-SIMON

PRIX : 2 fr.

Encyclopédie Littéraire Illustrée

PRIX : 2 fr.

(Sous la direction de M. Ch. SIMOND)

RELIÉ : 2 fr.75

RELIÉ : 2 fr.75

PARUS :

L'INDE — LA GRÈCE — LA NORVÈGE — LES POÈTES LATINS
LA PERSE — LE THÉATRE FRANÇAIS
LES PROSATEURS LATINS — LE ROMAN ALLEMAND

PRIX : 1 fr.50

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

PRIX : 1 fr.50

Rédigée d'après les Documents d'Archives et les Mémoires
par A. SAVINE

Relié souple 2 fr.25

Relié souple 2 fr.25

PARUS :

LE 9 THERMIDOR — FOUQUET — LES JOURS DE TRIANON
LA COUR GALANTE DE CHARLES II — L'ABDICATION DE BAYONNE
L'ASSASSINAT DE LA DUCHESSE DE PRASLIN
LA VIE A LA BASTILLE — LA VRAIE REINE MARGOT
LES JOURS DE LA MALMAISON — LA VIE AUX GALÈRES
LA COUR DE PRUSSE — LES DÉPORTÉS DE FRUCTIDOR
L'ESPAGNE EN 1810 — UN SÉJOUR EN FRANCE SOUS LOUIS XV
LE BEAU LAUZUN — UNE RÉSIDENCE ALLEMANDE AU XVIIIe SIÈCLE
Mme ÉLISABETH ET SES AMIES

4809 - 10 - S. G. I., 21, rue Ganneron, Paris (L.-Marcel Fortin)